

W-FENECE

MAGAZINE



THE BUTCHER'S RODEO LE BAL DES ENRAGÉS

LA JUNGLE / COWARDS / DOMADORA / HEY SATAN
CANCEL THE APOCALYPSE / KLONE / PHANTOM WINTER
LOS DISSIDENTES DEL SUCIO MOTEL / SOEN / GOJIRA



0217

ÉDITO

On ne veut pas que notre édito se transforme en rubrique nécrologique alors on ne va pas retracer la vie de Sven, ce troubadour du punk rock vient de nous quitter, il était celui qu'on ne pouvait pas rater, jamais discret sur scène e toujours sympathique, il était un des piliers du Bal des Enragés...

Le Bal qu'on avoit choisi de mettre en couverture pour le mag précédent mais faute d'une belle photo, on avait préféré faire la couv' avec une jolie duchesse... en se promettant de mettre le Bal à l'honneur dans le mag suivant, on a donc interviewé trois de ses membres, des réponses qui sentent bon la déconnade, l'insouciance

et qui ont été récoltées avant ce vendredi 13. Certains mots de Niko prennent davantage de sens, on a préféré les laisser, ne rien retoucher, ne pas recontacter les mecs pour poser des questions hommage parce que ce n'est pas le genre de trucs qu'aurait aimé Sven.

Non, il va falloir continuer d'envoyer des riffs, de jouer avec les sons, de mettre de la couleur et des paillettes dans nos vies et penser qu'on puisse passer une «bonne année».

Shine on.

■ Oli



SOMMAIRE

08 LE BAL DES ENRAGES

12 THE BUTCHER'S RODEO

16 SOEN

17 AUTOMATISME

18 DOMADORA

24 DUM SPIRO

25 THE GOLDEN GRASS

26 CANCEL THE APOCALYPSE

30 PHANTOM WINTER

31 MOS GENERATOR

32 LA JUNGLE

36 EVENLINE

38 KLONE

44 MONDO GENERATOR

45 COCAINE PISS

46 COWARDS

50 RAVENEYE

52 HEY SATAN

56 EN BREF

64 IL Y A 10 ANS

66 INTERVI OU : LDDSM

70 GOJIRA LIVE

72 BLUES PILLS LIVE

74 DANS L'OMBRE

76 CONCOURS



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Gui de Champi, Julien, Elie, Antonin, Mic et notre cher Rémi.

Créatif vétérinaire et toujours actif :

Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DECEMBRE

- Sen Dog (Cypress Hill), Christian Olde Wolbers (Fear Factory), Rogelio Lozano (Downset), Billy Graziadei (Biohazard) et Fernando Schaefer (Worst) sont réunis dans le projet Powerflow qui prépare un album et une tournée avec Prophets of Rage.

- Les bureaux du Hellfest ont été ravagés pas les flammes d'un incendie accidentel. Seuls des dégâts matériels sont à déplorer et l'orga a rassuré les fans en signalant que l'édition 2017 n'était en aucun cas menacée.

- Mike Patton (Faith No More, Mr Bungle, Tomahawk, Fantomas) a rejoint Dead Cross, le groupe de hardcore formé l'année dernière par Dave Lombardo (ex-Slayer, actuel

Suicidal Tendencies) et Justin Pearson de The Locust et Zu), ajouté du guitariste de Retox, Mike Crain. Le groupe bosse actuellement sur son premier album qui sortira très probablement au premier semestre 2017 sur Ipecac Recordings (Omar Rodriguez-Lopez, Melvins, Le Butcherettes).

- (The) Melvins sont en studio.

- Atteint d'une maladie rare et grave, Austin Carlile, frontman d'Of Mice & Men, a décidé de quitter le groupe. Les quatre autres membres devraient continuer l'aventure sous la forme d'un quartet.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

- Sven Pohlhammer, guitariste de Parabelum et du Bal des Enragés, est décédé.

- Converge, A Perfect Circle et Neurosis préparent un nouvel album. Stone Sour, The Rebel Assholes, AmenRa, Alice in Chains et 36 Crazyfists l'ont quant à eux déjà enregistré.

- The Arrs raccrochera les guitares au terme de leur tournée Crépuscule Tour. Le groupe projette de clôturer par une date parisienne.

- Le feu-label Customcore Records a mis en écoute l'intégralité de son catalogue en streaming sur Bandcamp. Tu y trouveras du The Arrs, du MunkyPosse, du Nine Eleven, du Headcharger, du None Shall Be Saved...

- Frederic «Lutin» Boudot, qui a officié notamment pour Second Rate, rejoint Membrane pour prendre la deuxième guitare.

MAIS QUI A DIT ?...

«Si tu regardes ça de plus près, tous les noms de groupes sont idiots. La Femme. Sérieux ? La Femme. C'est pas terrible comme nom de groupe.»

- A. Salut Jesus
- B. Coucou Boudha
- C. Hey Satan
- D. Shalom Allah

«Ça m'a juste payé ma nouvelle piscine et mes vacances à Saint-Barth. «

- A. Reuno
- B. Renaud
- C. Jean Réno
- D. Renault Twingo

«La question montre que tu n'as pas bien lu toutes les paroles de l'album.»

- A. Matthieu [Cancel the Apocalypse]
- B. Vince [The Butcher's Rodeo]
- C. Cowards
- D. Rémy [La Jungle]

«Elle était très bien ton interview, c'est ballot que tu te sois sous-vendu dès le départ.»

- A. Cowards
- B. Cancel the Apocalypse
- C. Hey Satan
- D. Le Bal des Enragés

«C'est hardcore ta question !»

- A. Domadora
- B. Hey Satan
- C. Los Disidentes del sucio motel
- D. Cowards

«J'aime pas le matos. Il n'y a d'ailleurs, à mon sens, rien de plus chiant que le matos neuf»»

- A. The Butcher's Rodeo
- B. Cowards
- C. Domadora
- D. La Jungle





LE BAL DES ENRAGÉS

LE BAL DES ENRAGÉS A SORTI UN DVD ET UN CD LIVE EN OCTOBRE, L'OCCASION POUR NOUS DE POSER DES QUESTIONS À 3 DANSEURS EXPÉRIMENTÉS : NIKO (GUITARISTE ET CHANTEUR CHEZ LES TAGADA JONES QUI EST À L'ORIGINE DU PROJET), REUNO (CHANTEUR DE LOFOFORA) ET VINCENT (CHANTEUR D'AQME ET DE THE BUTCHER'S RODEO).

Au début du projet, tu pensais que ça irait si loin ?

Niko (Tagada Jones) : Non, évidemment, nous avons commencé presque par hasard. Lors de la carte blanche à Tagada Jones du festival du Pont du Rock, nous avons décidé de faire quelques reprises et d'inviter des potes à les jouer avec nous. Comme tout le monde a répondu présent, on s'est dit que ce serait bien de donner un nom à ce projet et Le Bal des Enragés est né. Cependant, cela devait être éphémère. C'est suite à l'engouement du public, mais aussi et surtout de notre part à nous tous qui avons pris un pied fou sur scène, que nous avons décidé de faire une, puis deux, puis trois tournées. bientôt quatre ?

Comment tu t'es retrouvé dans la troupe ?

Reuno (Lofofora) : Avec les Lofo, on s'est fait appeler par Niko pour une participation à une carte blanche des Tagada Jones il y a quelques années. L'idée c'était de faire des reprises avec toute une bande de potes sur un festoche. On a répété une journée pour une heure de show le lendemain. A la fin du concert, nous étions euphoriques et pris d'une sévère envie de remettre ça...

Vince (Aqme, The Butcher's Rodeo) : J'ai reçu un mail de Niko de Rage tour/Tagada Jones me demandant si j'étais chaud pour participer à l'aventure, mail auquel j'ai répondu un grand oui ! On se côtoie depuis quelques années maintenant, il m'avait fait déjà fait l'honneur de m'inviter sur Dissident de Tagada Jones, je pense pouvoir dire qu'on est bien pote et que d'être dans une formation comme le Bal Des Enragés, c'est essentiel !

Vincent, c'est dur de se faire une place au milieu de tant de musiciens ?

V : C'est très impressionnant mais ils m'ont accueilli comme personne !

Comment sont choisis les nouveaux titres ?

V : Une partie de la setlist est automatiquement renouvelée sur chaque saison du Bal, là nous avons choisi une trentaine de morceaux de façon très démocratique, par mail et ensuite on vote, on essaye et on valide... C'est un jeu d'enfants... sur le papier (rires).

Sur ce volume 2, il y a plus de reprises de groupes français, c'est réfléchi ?

V : Nous avons juste choisi les morceaux qui rendaient le mieux ! Apparemment on a été meilleur sur les titres français !

Comment s'est établi l'ordre des morceaux du CD ?

N : Nous avons essayé d'être le plus juste possible quand aux répartitions de chacun. À vrai dire, on a donc fait un peu de math pour que tout le monde ait sensiblement la même présence sur chaque CD.

Quel est ton titre préféré ?

V : J'aime beaucoup le David Bowie et le Led Zeppelin.

R : Comme j'aime ce qui bouscule les idées reçues, je dois dire que j'ai pris un grand pied à jouer «Golden brown» des Stranglers, le morceau le plus calme de la set list. La performance de Klodia y était éblouissante et ça c'est un vrai plaisir de jouer avec l'aspect visuel de la musique. Sinon la version de «Rock n' roll» de Led Zep avec Poun BBA au chant était énorme.

N : Je dirais facilement «Cayenne» de Parabellum, car ce titre a pour nous tous une résonance très importante depuis le départ de Schultz.

Tu milites pour intégrer des titres ?

R : Grave ! Pour qu'il y ait du hardcore old school à chaque fois. Bad Brains, Black Flag, Fugazi, etc... C'est parce que je pense que l'on a aussi une mission éducative.

N : Bien sûr, on milite tous pour intégrer des titres. Le fonctionnement est très démocratique, ce sont simplement les morceaux qui ont le plus de voix qui sont joués. Lors de la dernière tournée, il y a même très peu de morceaux que j'avais proposés qui sont passés, mais pas de 49.3 dans le Bal !

Vous pourriez faire une reprise d'un titre de variété ou un truc pas rock au départ ?

V : Le principe et l'idée du Bal Des Enragés est que les gens puissent se défouler et sortir avec une énorme banane après le gala ! Donc on priorise les morceaux qui pulsent et pour l'instant ça ne s'est jamais fait, en tout cas pas à ma connaissance, à voir en 2019 !





Vince, si tu devais jouer un titre d'Aqme avec Le Bal, ce serait lequel ?

V : Question très dure, je ne sais pas du tout !

Niko ? Si tu devais jouer un titre des Tagada Jones ...

N : Je ne suis pas top pour jouer du Tagada dans le Bal, mais si il fallait en choisir un je dirais «Karim et Juliette» que nous avons écrit en hommage aux Bérus qui est vraiment dans l'esprit Bal.

Et enfin toi Reuno, si tu devais reprendre du Lofofora ...

R : Peut être un de nos trucs festifs du genre «Buvez du cul». Xa des Parabellum l'avait proposé mais ça n'a pas été retenu. Saloperie de démocratie !

Tu penses que certains sont allés réécouter vos groupes après avoir entendu le Bal ?

V : J'espère !

N : Évidemment, je pense que tous les membres ont des retours pour leurs formations. Le public du Bal est très large, aujourd'hui sans doute plus large que les publics des groupes qui y participent. Le Bal est devenu un groupe à part entière.

Comment vous faites pour savoir qui joue/chante tel ou tel titre ?

V : En règle général on chante les morceaux que l'on choisit, après on se dispatche les morceaux restant.

Qui aimerais-tu voir rejoindre la troupe ?

R : Pour moi ça manque de fille. La chanteuse de Burning Lady par exemple.

V : J'adorerais partager la scène avec Keumar de No One ou bien encore tous les autres copains de la scène, mais je crois que nous sommes déjà beaucoup !

N : Je n'ai pas de souhait particulier, l'équipe est bien cool comme ça. On ne rentrera pas de nouveau membre sans départ, or personne ne veut quitter l'aventure, on s'éclate trop sur la route.

Il y a aussi pas mal de mise en scène, il y a de grosses séances de brainstorming ou certaines taches sont déléguées ?

V : Nos 2 performers «performent» très bien et ont toujours de très bonnes idées !!! Donc on peut leur dire merci.

Il y a des vraies répétitions avec tout le Bal toute l'année ou c'est uniquement avant les tournées ?

V : Le BDE est cyclique et revient tous les 3 ans, donc on se voit tous les 3 ans pour faire de la zic ensemble avec le même schéma : Répét' - Résidence - Tournée.

Aucun des gars ne fait ça pour l'argent mais concrètement, une date avec le Bal, ça rapporte combien ?

N : Ahahaha, ça ne rapporte pas, on a même bien du mal à joindre les deux bouts ! Le Bal c'est 25 personnes déclarées à chaque concert, pourtant le cachet reste celui d'un groupe normal. Heureusement que les festivals d'été, le merch' et une subvention du CNV nous permettent de boucler le budget.

R : Ah, si si, moi je fais ça pour la thune, pourquoi d'autre sinon ? On gagne 80 par date et 120 sur les quelques unes

où il y a eu une subvention. Ça m'a juste payé ma nouvelle piscine et mes vacances à Saint-Barth. [rires]

Aujourd'hui, c'est presque inimaginable que Le Bal s'arrête, qu'est-ce qui pourrait faire stopper l'aventure ?

N : C'est pas évident de répondre à ce genre de question. Sur le papier, il n'y a pas de raison de stopper l'aventure, mais on navigue à vue, un peu au coup par coup. Je crois que la seule raison, mis à part de passer outre-tombe, serait de ne plus s'éclater ensemble, que la colonie de vacances se transforme en usine. Clairement ça ne fonctionnerait pas, ce projet repose sur l'humain avant tout. Pour le moment, on sait qu'on fera une tournée en 2019 pour fêter les 10 ans du Bal, pour la suite on verra plus tard...

Grands mercis à Niko, Vincent et Reuno mais également à Aurélien et Olivier chez Athome.

Photos Le Bal des Enragés : Mathieu Ezan

Photo Tagada Jones : DR

Photo Lofofora : Eric Canto

■ Oli



THE BUTCHER'S RODEO

VINCENT EST TRÈS OCCUPÉ, OUTRE SON POSTE DE CHANTEUR CHEZ AQME, IL CONTINUE D'ÊTRE LE FRONTMAN DU PROJET THE BUTCHER'S RODEO QUI VIENT DE SORTIR SON PREMIER ALBUM ET APPARTIENT À LA TROUPE DU BAL DES ENRAGÉS (QUI SORT AUSSI UNE GROSSE GALETTE). ON A RÉUSSI À LE COINCER FIN 2016, ENTRE UNE TOURNÉE ALLEMANDE AVEC TBR ET UNE DATE AVEC AQME, POUR QU'IL RÉPONDE À CES QUESTIONS...



En ce moment, il y a deux albums qui sortent et un troisième en cours d'enregistrement, qu'est-ce qui est le plus excitant ?

Le plus excitant est que cela ne s'arrête jamais ! Une sortie, une tournée, un cycle de compo, c'est tout simplement génial !

J'en profite pour poser quelques questions sur AqME, le nouvel album est en préparation, les prises de chant se sont terminées, les 13 titres seront sur l'album ou deux sont prévus pour d'autres choses ?

Il y aura normalement 11 titres sur l'album et 2 inédits avec des idées oui...

Tu peux nous dire un mot de la tonalité de l'album ?

En plusieurs mots : ambient, sauvage et excellent !

C'est pas trop dur de gérer l'emploi du temps avec tes autres groupes ?

Le plus dur c'est de tenir, le reste cela reste de l'organisation et beaucoup de communication, de planification avec tout le monde...

Est-ce qu'il existe une hiérarchie ? Si on te propose la mainstage du HellFest avec le Bal, l'Olympia avec AqME et une date à Londres pour The Butcher's Rodeo avec The Dillinger Escape Plan, le même soir, tu choisis quoi ?

La règle est que la première date qui tombe est celle qui est prioritaire, il n'y a pas de hiérarchie sinon cela ne pourrait pas durer, après il est possible de faire 2 voir 3 dates dans la journée (rires).

Revenons sur l'actualité la plus chaude, c'est la sortie du premier LP de The Butcher's Rodeo, la signature chez Athome a été facilité par ton arrivée chez AqME ?

Je travaille avec Athome depuis maintenant 5 ans à travers AqME, donc nous nous connaissons et avons pu avoir eu le temps de discuter sur le projet The Butcher's Rodeo. Donc je pense que que oui, cela a facilité notre arrivée.

Junior a quitté son poste après l'enregistrement, c'était prévu ? Comment vous avez recruté Julien, ton frère ?

Le départ de Junior a été une vraie mauvaise surprise, nous sortions de la tournée de Cuba où tout c'était parfaitement bien passé, rien ne laissait présager son départ ! Au même moment, Noswad venait de se finir, c'était notre premier groupe avec mon frère.

Dans la minute où j'ai appris le départ de Junior, j'ai

appelé Julien et c'était presque fait !

L'artwork utilise l'image d'un bateau en danger, cette idée colle aux textes, pourquoi avoir choisi ce thème ?

Sur chaque opus de TBR, on aime choisir un fil rouge sur l'ambiance et les paroles de l'album. Sur Ghosts in the weirdest places, l'univers gravitait autour des fantômes, là, suite à nos aventures à travers le Mexique et Cuba, on s'est senti d'humeur pirates... sûrement à cause du nombre de litres de rhum ingurgités (rires).

Est-ce qu'on peut parler d'un «concept album» ?

Complètement ! Un concept porté jusque sur la scène, je t'invite à venir voir ça !

Qui est responsable de l'artwork ?

Il a été fait par Alex Diaz du Spaniard Studio, c'est un ami avec qui l'on aime beaucoup collaborer car talentueux et plein de surprise, il a fait mouche et ce fut un plaisir !

Tu préfères écrire en anglais ou en français ?

Les deux me plaisent énormément !

Et pour ce qui est du chant ?

Les deux me plaisent l'un autant que l'autre car c'est complètement différent.

Vous avez choisi Francis Caste pour enregistrer, Etienne ne l'a pas mal pris ?

Non, nous sommes professionnels, les choix des uns et des autres sont respectés, c'est normal .

Il y a énormément d'influences différentes dans Backstabbers, est-ce que tu vas les chercher dans le pop d'un côté et le hardcore de l'autre ou directement chez des groupes qui jouent sur les deux registres ?

Pour tout te dire, je fais les choses de manière très spontanée sans chercher des heures si ce que je chante me plaît, sert la musique et plaît aux autres. Je ne vais pas chercher plus loin car j'aime m'approprier ce que je chante en passant le cap de la réflexion, juste du feeling. Si cela ne me plaît pas, je peux laisser un morceau pendant des mois avant de revenir dessus...

Tu pourrais te lasser de la comparaison avec The Dillinger Escape Plan ?

Cela n'arrive pas souvent, donc non (rires), d'ailleurs je ne pense pas me lasser des multiples comparaisons, chacun est libre de dire ce qu'il pense.

**L'audience de The Butcher's Rodeo s'est élargie avec
tes autres activités ?**

Je pense que oui ! On ne va pas se mentir !

**Vous avez tourné en Allemagne, comment s'est déroulée
ce début de tournée qui a du être interrompue ?**

Ce début de tournée est tout simplement merveilleux, la magie TBR est sur scène ! Les Rise of the Northstar sont tout simplement des gars en or. Malheureusement nous n'avons pas pu assurer les 3 dernières dates allemandes suite à une panne de notre van, nous avons été contraint de rentrer en France !

**La galère avec le van était insurmontable pour terminer
le road trip ?**

Nous ne lâcherons jamais, nous avons déjà trouvé la solution pour le reste du tour...

**Entre les tournées et le studio, tu as le temps de vivre
une vie hors de la musique ?**

2016 était une année particulièrement chargée, j'ai la chance d'avoir une compagne extraordinaire qui supporte tout ça...

**Quand tu étais plus jeune, que tu débutais avec
Noswad, quels étaient tes rêves ?**

Pouvoir faire un max de concerts, partager ma musique et avoir la chance de sortir des albums, choses faites et ce n'est pas prêt de s'arrêter !

Et maintenant ?

Que tout cela continue !!!

**Merci beaucoup à Vincent ainsi qu'à la team Athome et
en particulier Olivier, le boss toujours au taquet.**

Photos : DR

■ Oli



Cambrai

BetiZ Fest

putain 15 ans

ARCH ENEMY • SICK OF IT ALL
TAGADA JONES • THE HAUNTED
LOUDBLAST • NO ONE IS INNOCENT
LES RATS • BETRAYING THE MARTYRS
SMASH HIT COMBO • THE RAMINES
EXISTENCE SAINE • HEADBLASTER • DEM SPIRO

7 & 8 avril 2017
Make BetiZ Fest not war

GRAPHISME - YANNICK PRANGÈRE



SOEN

Lykaia (UDR)



Début 2017, Soen nous offre un nouvel album de très grande qualité, avec en sus, un digipak méga classe qui mélange gravure et dessin pour toucher une autre corde sensorielle que celle de l'audition. Lykaia est leur troisième opus depuis 2012 (Cognitive puis Tellurian en 2014), pour rappel 10,000 days date de 2006, sans connaître son histoire à venir le groupe aura au moins fait une carrière exceptionnelle le temps que d'autres n'écrivent qu'un album (peut-être un double mais bon, putain, c'est long !). Sans faire exactement du Tool (ce qui est impossible et/ou peu intéressant sur le plan créatif), les Suédois ont l'art de, régulièrement eux, nous rappeler ô combien Tool nous manque.

Et l'une des meilleures alternatives à notre besoin d'être emporté dans des mondes parallèles avec une voix magique et des structures complexes reste Soen. Pour autant, le quintet est bien plus «pop» que les Américains, leur musique est plus douce, plus aérienne, plus chaleureuse, à uniquement écouter «Lucidity», certains ne verront même pas pourquoi citer Tool. A l'instar de son thème principal, le jeune et docile éphèbe peut se transformer en bête sauvage, les lykaia étant un antique rituel visant à la mutation en loup-garou. Normal donc de trouver des titres avec

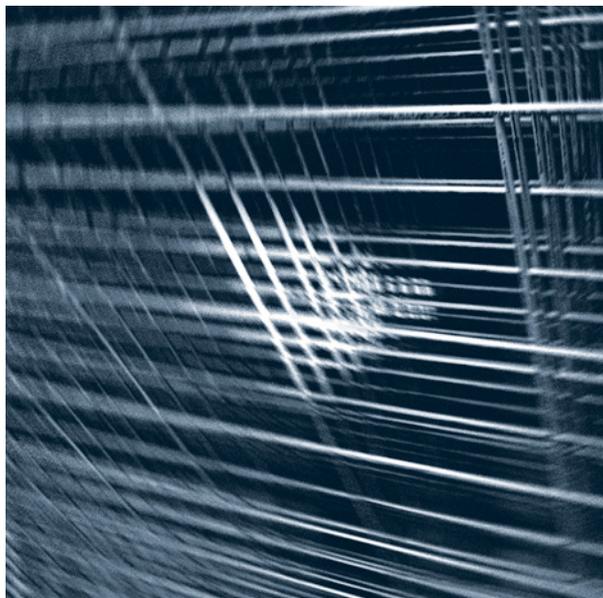
davantage de mordant comme «Sectarian», «Orison», «Opal», «Sister» ou «Stray», math metal ou métal prog sont alors au programme. Mélangeant les genres avec délice, Soen dompte et caresse le lycanthrope avant de le relâcher.

Rugosité et délicatesse restent les maîtres mots de Soen dont la capacité à nous émouvoir est intacte. D'abord sympathique, Soen est vite devenu indispensable pour rendre l'attente moins insupportable, aujourd'hui, ils mettent la pression car depuis une dizaine d'années, ce sont eux qui occupent le terrain et le font sacrément bien.

■ Oli

AUTOMATISME

Momentform accumulations (Constellation Records / Differ-Ant)



Voici l'exemple d'un projet de musique électronique ambient qui devrait attirer l'attention d'un bon nombre d'aficionados du genre, j'ai nommé Automatisme. Sous ce sobriquet se trouve William Jourdain, un Québécois passionné de field recording, de sampling et de modulation de fréquences. Bref, un petit laborantin qui préfère les machines et synthétiseurs aux rats et singes, et ce, depuis 2011. Son premier véritable album, *Momentform accumulations*, sorti en septembre 2016, est le résultat du développement d'un langage sonore propre qui, aux premiers abords pourrait s'avérer complexe à comprendre pour les non-initiés, mais qui finalement se savoure assez naturellement malgré une ambition clairement expérimentale faite de circonvolutions électroniques déroutantes mais envoûtantes. À ce titre, la longueur des morceaux (la moitié des six titres dépassent les neuf minutes) démontre l'envie de son géniteur de faire vivre à son auditoire une véritable expérience de l'abstraction sonore par une multitude de traitements élaborés sur ses matières issues des bruits qui nous entourent quotidiennement (voitures, vents violents, rivières, etc).

Signé sur le très célèbre label éthico-post-rock Constellation Records (Godspeed You! Black Emperor, Do

Make Say Think, Vic Chesnutt...), avec qui l'artiste partage ce goût prononcé pour les pérégrinations stratosphériques et les prises de risques audacieuses, *Momentform accumulations* décline via des boucles rythmiques idoines ses différents univers mêlant l'astral (les titres «Simultanéité») à quelque chose de plus tourmenté (les titres «Transport»). Sans être totalement racée, la musique d'*Automatisme* touche aux confins du drone, de l'electronica, de l'IDM, de la techno-dub, de l'électro indus, et de la noise et s'inspire des précurseurs du genre de ces vingt dernières années, tels que Mika Vainio (Pan Sonic), Stefan Betke (Pole) et Carsten Nicolai (Alva Noto). Une œuvre aux différents fragments méthodiquement bien agencés qui pourra s'accompagner, pour compléter l'expérience, des plus belles images d'un VJ sous même trip. Surveillez vos agendas concerts des fois que le Canadien se déplace en Europe, ce serait bête de se priver d'un truc pareil.

■ Ted



DOMADORA

C'EST BELWIL, CHANTEUR ET GUITARISTE, QUI A PRIS LA PAROLE POUR NOUS RENSEIGNER D'AVANTAGE SUR DOMADORA, DE SON ACTUALITÉ MAIS ÉGALEMENT DE SON ENVIRONNEMENT ET DE LEUR PROCESSUS CRÉATIF, L'UN DES PLUS RICHES QUI SOIT EN CE MOMENT...

En espagnol, la «Domadora» est la dresseuse, plutôt de fauves, vous avez choisi ce nom pour ce qu'il évoque ou pour ses sonorités ?

On passe notre temps à jammer, à improviser. On se trouve dans une sorte de monde sauvage imaginaire, on peut même considérer notre contexte direct comme ce monde sauvage et on erre dedans, on capte des riffs comme des animaux sauvages qui flottent dans l'air ou qui se cachent dans la forêt urbaine qui nous entoure et on les pratique en boucle sans s'arrêter. On les dompte et parfois ça engendre

des morceaux dont certaines versions figurent sur nos 2 albums. Donc le terme «Domadora», on dirait en fait plus « la domadora », signifie pour nous « la machine dompteuse » de riffs et de jams que l'on a chassés dans notre monde sauvage.

Les influences sont moins marquées sur ce nouvel album, notamment celle de Pink Floyd, c'est une évolution «naturelle» de votre musique ou vous avez davantage fait attention à cela ?

On a fait attention à rien. Trois années sont passées entre les sessions du premier album et celles du second. Trois années à jouer en studio, en concerts, à improviser et à évoluer naturellement sans vraiment s'en rendre compte. Les morceaux qui figurent sur le second album sont des versions de jams telles qu'on les joue au moment où on les enregistre.

Certains d'entre eux évoluent même depuis 6 ans comme «Solarium» que l'on a mis en fait 6 ans à dompter. C'est d'ailleurs marrant de réécouter les premières versions «ancêtres» de celle de l'album. C'est une façon de faire qui nous plaît. Se laisser un peu pousser par le vent de nos inspirations en mettant un petit coup de propulsion de temps en temps. On a sans arrêt des surprises et selon nous c'est une démarche complètement honnête par rapport à ceux qui écoutent notre musique. Pas de calcul, pas de stratégie mais de l'artisanat pur.

Vous avez changé de batteur en cours de sessions, quelles sont les principales qualités que doit avoir un membre de Domadora ?

Le lâcher prise. La capacité à jouer en s'abandonnant et en ouvrant les portes totalement. Si tu ne peux pas faire ça alors la machine bloque et la magie n'opère pas.

Il faut de l'altruisme, jouer pour l'autre, écouter sans arrêt les autres, répondre à l'intérieur même de l'improvisation aux tentatives, idées et apports de chacun. Personne n'est plus important qu'un autre, les solos de guitares ne sont pas importants, les roulements de batterie non plus, les finesses de la basse on s'en fout, ce qui doit être important pour nous c'est le résultat de ces trois éléments combinés ensemble. Tout ça doit créer un étourdissement chez ceux qui nous écoutent. Le seul moyen d'obtenir quelque chose pour nous est le lâcher prise. Dans ta tête, tu dois ouvrir les portes, oublier le danger d'échouer ou la possibilité d'une fausse note ou autre, laisser au loin ce besoin de maîtrise et cette peur de l'échec, et si tu arrives à te lâcher totalement dans ta tête, alors il y a une sorte de magie collective qui opère, et là c'est du pur plaisir et cela se transmet forcément je pense. C'est une forme de méditation dans laquelle on essaie d'accueillir un maximum d'étourdis.

Vous adorez l'improvisation, est-ce qu'il vous est arrivé de «perdre» des passages qui vous semblaient géniaux en les jouant et que vous n'avez pas réussi à reproduire la répét' suivante ?

Tu poses vraiment des questions intéressantes ! Oui c'est un des pièges dans lequel on tombe parfois et on en discute souvent entre nous ! C'est passionnant ce phénomène.

On jamme un truc pour la première fois, et la magie opère car c'est joué dans la première intention... et il se passe des trucs de fou, des passages incroyables, l'instinctif a pris le dessus et tout ce qui arrive est un pur cadeau, on plane grave et on est enregistré. On réécoute et ça se confirme, c'était vraiment bon. Et bien à la session suivante, le piège c'est de vouloir «volontairement» reproduire ce que l'on a sorti complètement instinctivement la première fois ! Et là ça ne peut pas marcher. Le seul moyen c'est à nouveau de se laisser aller et de lâcher prise pour retrouver cet état de transe de la première fois. Et là naturellement, certaines phases vont revenir, mais si elles ne reviennent pas, elles

seront remplacées par d'autres tout aussi intéressantes. Et du coup, chaque prise est unique. On trouve ça finalement beau de laisser s'échapper certains passages qui nous avaient vraiment fait planer. On pense du coup qu'il faut faire une confiance totale à notre instinct, à nos états seconds et tout se fait naturellement.

Donc pour répondre à ta question... oui, il y a pleins de passages qui s'échappent mais qui sont remplacés par d'autres tous aussi intéressants.

Les grandes stars capables d'improviser en live sont devenues très rares, les shows sont millimétrés, vous pensez qu'on peut un jour retrouver un Hendrix ou un Zappa ?

On pense déjà qu'il faut un peu lâcher le passé et tous ces musiciens de génie qui nous ont tant apporté. Laissons les tranquilles sur leur île. On les a écoutés, pour certains étudiés en détail, ils nous ont passionnés, mais après il faut savoir les digérer et à partir des routes qu'ils nous ont amenées, tracer la nôtre. J'avoue que je trouve ça un peu triste et pathétique de voir ces papis de 70 à 80 ans tourner encore, alors OK grâce à eux, des festivals sont remplis et peuvent exister, mais c'est triste que ces festivals reposent sur l'existence de ces grands noms qui finalement prennent la place de groupes tout aussi biens mais qui ont le seul défaut de ne pas appartenir au passé. Le temps donne de la valeur aux choses et ces papis en profitent et malheureusement certaines personnes se déplacent uniquement parce qu'il y a ces gros noms à l'affiche.

Bref, il faut digérer le passé sans l'oublier, et donner sa chance au présent de façon vraiment engagée et pas ponctuellement à côté ou en ouverture des papis. Avoue que quand tu vois Black Sabbath ou d'autres pareil maintenant, c'est limite du voyeurisme, faut arrêter. Et je dis ça sans remettre en cause la putain de musique qu'ils nous ont donnée il y a 30 ou 40 ans !!! 30ans ou 40 ans. C'est ouf quand même.

En ce qui concerne les shows millimétrés, chacun fait ce qu'il veut de toute façon, tant que tu es sincère, c'est respectable. Mais personnellement, ça ne nous fait pas tripper. Je ne comprends pas comment un musicien peut faire un concert en jouant avec plaisir précisément ce qu'il a joué aux 20 derniers shows. Même setlist même intro, même sortie, même rappel... Je ne pige pas. Où est l'aventure ? Pourquoi tout préparer à l'avance comme ça... ? T'es suffisamment bon mon pote ! Alors n'aies pas peur..

Pour certains, c'est une assurance qu'il n'y ait pas de problème. Pour d'autres, c'est .. comme ça que ça se fait et pas autrement. Ou bien c'est de la peur en fait .. Bref c'est moins vivant.

Après il y a les gens qui attendent absolument certains morceaux... comme des points de repère pour ne pas se perdre, etc. Nous on pense qu'un concert doit être unique et que la version d'un morceau joué sur scène doit être unique pour justement être honnête avec ceux qui viennent te voir. Et effectivement, c'est dommage ce millimétrage apeuré mais bon, chacun fait ce qu'il veut.

Est-ce que l'on peut retrouver un Hendrix ou un Zappa ? Dans la démarche, il y en a plein et on en fait partie. Mais même ces deux mecs auraient totalement galéré à notre époque où

la prise de risque est écartée au profit du marketing et de la rentabilité.

L'artwork est très bien choisi, comment avez-vous découvert cet artiste ? C'est «facile» d'obtenir le droit d'utiliser une de ses images ?

Encore une question intéressante... Merci de parler de ça. C'est un artiste malheureusement méconnu et dont l'histoire est fabuleuse, celle du peintre René Pradez qui nous a quitté en mars 2013.

On est tombé sur sa peinture sur internet, on a pris contact avec sa femme M.J. Pradez avec qui nous avons longtemps échangé, parlant de nos projets respectifs. Cette femme nous a beaucoup plu. Très généreuse, passionnée. Elle est une guerrière qui donne sa vie à la reconnaissance de son peintre disparu. Elle nous a raconté longuement la vie et l'œuvre de son mari. Elle est dans un combat auquel nous nous associons. Nous sommes totalement solidaires et on jouera pour elle gratuitement si elle le veut. On invite vraiment les lecteurs et auditeurs de Domadora à découvrir son univers. Elle m'a fait l'honneur de me guider dans un local où sont entreposées une partie de ses œuvres, c'était incroyable.

Définitivement, les gens passionnés sincères et engagés, même artistes tellement ils sont loin du monde, sont les plus intéressants. Les blasés et ceux qui prennent leurs postures de merde que l'on a croisés ces dernières années sont désespérants, les pauvres, et sans aucun intérêt. Ils passent à côté de tout. Et d'ailleurs, c'est dommage que la plupart des chroniques qui sortent sur Domadora ne s'attardent pas plus sur l'œuvre de ce peintre ou tout au moins sur l'artwork.

Donc elle nous a tout simplement donné l'autorisation de prendre en photo une toile que nous avons choisie et elle est devenue notre couverture. Je ne la remercierai jamais assez car c'est un honneur, René Pradez est vraiment à découvrir nous insistons là-dessus. La vision de ses toiles est plus puissante que certaines musiques.

A travers les pochettes, vous montrez un intérêt pour les arts, tous vous passionnent ? Quels sont vos goûts dans ce domaine ?

Oui, l'art dans toutes ses expressions peut nous apporter quelque chose, la danse, la musique classique, la peinture, la photographie, la poésie etc... La musique est globalement compatible.

Certaines peintures envoient autant que le plus lourd des morceaux. Quand tu te mets devant certaines œuvres, tu rentres dans un monde parallèle, tu voyages complètement. On essaie de faire la même chose avec notre musique. Certains de nos morceaux sont longs car ils durent le temps d'un voyage. Ecoute «Ziggy jam» sur Tibetan monk ou «Hypnosis» sur The violent mystical Sukuma en fixant des œuvres comme « La chute des Anges rebelles » de Peter Paul Rubens ou La série des «Grandes Têtes» de René Pradez et tu rentres en transe. Tu voyages, tu médites. Certaines photographies sont puissantes et s'harmonisent aussi parfaitement à nos sons.

Votre musique semble appeler des collaborations avec des

artistes venus d'autres milieux, qu'est-ce qui vous brancherait ?

Ça serait extraordinaire de pouvoir collaborer avec des réalisateurs, avec la vidéo, avec des VJ en live ou des mecs capables d'improviser en vidéo sur 30 minutes ou 1 heure sur nos impros que l'on jouerait en même temps. Ça apporterait quelque chose de plus à la transe. Donc oui pour la collaboration avec le monde de l'image et de la vidéo.

Enregistrer au Louvre, comment c'est possible ?

Tout est possible quand on connaît la bonne personne et que cette personne est suffisamment audacieuse pour que certaines choses se réalisent. Difficile d'en dire plus... Désolé.

Vous pouvez plaire au monde entier, il y a des pays où on vous apprécie plus particulièrement ?

Oui, heureusement qu'il y a internet. C'est vrai que l'on interagit avec beaucoup de pays via la vente de nos disques ou beaucoup de messages que l'on reçoit d'un peu partout.

On pense qu'en ce qui nous concerne tout est une question de puissance de communication et de réseau. Nous devons progresser dans ce sens et les choses seront proportionnellement accessibles. Mais le temps fait son œuvre... On interagit beaucoup avec les États-Unis, la Grèce, le Chili, de plus en plus l'Allemagne, le Royaume-Uni, la Russie ou le Japon et plein d'autres. C'est marrant.

Et à l'inverse, il y a des pays où vous aimeriez jouer ? Ou, pour le moment, il faut déjà réussir à se faire une place en France ?

Franchement, on est prêt à partir jouer partout où on nous demande, je ne pense pas qu'il y ait de destination particulière. C'est aussi beaucoup une question de moyens des organisateurs et du coup de notoriété, et du coup de communication sur nous. Soyons patient, le temps fait son œuvre. Se faire une place en France avec ce style ? On n'est pas certains que ce soit possible... Tout au moins en ce moment. Après, il y a des contextes dans lesquels on aimerait jouer comme des lieux insolites genre Duna Jam en Sardaigne, les plateaux désertiques de l'anti-Atlas au Maroc, les carrières de Paris, la côte sauvage en France, etc... on prépare d'ailleurs peut être des trucs en 2017.

La vie et l'évolution du groupe s'improvisent également ou vous avez une sorte de plan de carrière, ou tout au moins un planning pour les mois à venir ?

Je pense que l'orientation des réponses précédentes répond à celle-ci. On se laisse avancer petit à petit, tranquillement au gré des opportunités et des rencontres avec un petit coup de booster de temps en temps pour l'orientation.

Vous aviez fait paraître un clip très cinématographique pour «Chased and caught», vous avez de nouveaux projets dans ce goût-là ?

Oui, ce clip a été réalisé par Matthias Couquet qui nous a approché et nous a proposé son idée. On lui a dit :»Si tu le sens, fais-le !«. Il a fait du bon boulot. Ce clip correspond à une époque et l'ambiance de la vidéo est celle qu'il a voulu apporter. C'est son œuvre et son idée et encore merci à lui.



Nous avons des idées pour mettre en image d'autres morceaux, on fait des essais, on cherche les bonnes personnes, c'est un long processus.

On parle d'une sortie vinyle, pourquoi ne pas avoir édité le 33 tours tout de suite ?

The violent mystical Sukuma doit se disperser tranquillement et durablement. Ça engendrera une seconde sortie de l'album et une nouvelle occasion d'exprimer notre vision et notre approche honnête et artisanale de la musique.

Merci Belwil, merci Domadora et merci Domino Media.

Merci Belwil, merci Domadora et merci Domino Media.

Photos : DR

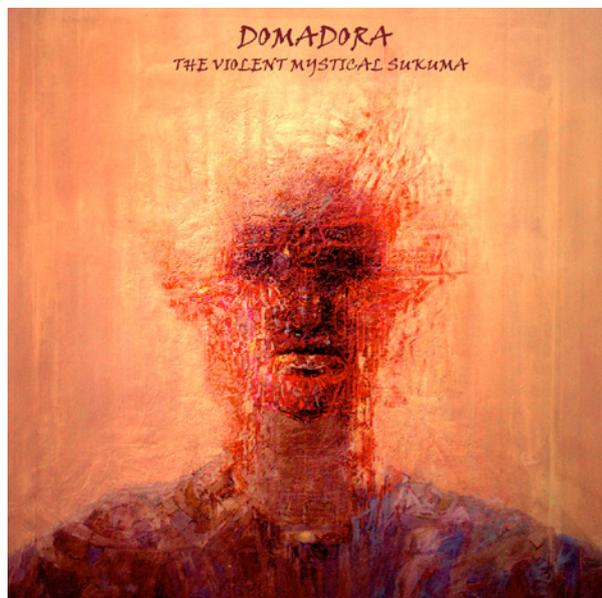
Peintures : René Pradez [renepradez.com]

■ Oli



DOMADORA

The violent mystical Sukuma (Autoproduction)



L'essentiel étant ici de dessiner des structures, de les embellir avec des notes éclairées et de se laisser embarquer dans la folie créatrice.

Avec quatre pièces au-delà des 8 minutes (dont une qui dépasse le quart d'heure), il faut toujours s'accrocher et éviter de se disperser pour profiter de leur univers, ne compte pas «faire autre chose» en écoutant Domadora, le groupe accapare toute l'attention et ne permet pas à l'esprit de divaguer ou alors tu risques de perdre tout le sel des morceaux ou de te perdre tout court.

■ Oli

Domadora n'a pas changé grand chose depuis son excellent Tibetan monk (un changement de batteur en cours de route tout de même), le titre de ce nouvel album est d'ailleurs dans la lignée du précédent avec ce qu'il faut de mystique et de peuplade éloignée. Le trio, amateur d'art sous toutes ses formes, s'est offert le luxe d'enregistrer une partie des titres à l'Auditorium du Louvre, un lieu idéal pour dynamiter l'inspiration et encourager les expérimentations.

Qui est donc ce The violent mystical Sukuma ? Difficile à dire tant les pistes explorent différents domaines et montrent de multiples visages. Celui d'«Hypnosis» et «Jack tripping» qui naviguent dans les mêmes tonalités même si le dernier apporte un peu de psychédéisme dans un album qui l'est beaucoup moins que le précédent ? Celui des titres plus concis (et du coup avec un peu chant) comme «Indian depression» ou «Rocking crash hero» (titre clin d'oeil au «Working class hero» de John Lennon) mais tout autant efficaces que le tentaculaire «Solarium», un titre coupé en deux dont la première partie est très rock et la seconde bien plus hard avec de beaux riffs option «stoner qui trace la route» ? Ou encore celui de «Girl with a pearl earring» et ses superbes distorsions ?

DUM SPIRO

Hors chant (Contre Courant)



Toulouse est un des bastions du rock qui ose, une sorte de ville laboratoire où tout est possible. Le duo Dum Spiro est une nouvelle preuve de cette capacité à réinventer la musique, de la mélanger et d'en faire quelque chose de frais. Les deux responsables du projet sont des acteurs expérimentés de la scène alternative : Francis Esteves était le bassiste d'EXPerience avant de travailler les sons en solo caché derrière le nom We Are Disco Doom Revenge ou avec d'autres amis au sein de Binary Audio Misfits et Téléfax, il est aussi l'un des fondateurs du label Dora Dorovitch (qui permet d'aider à la prod' de chacun de ses groupes mais aussi Loisirs, Drones, Ancient Mith...), Zedrine quant à lui s'est illustré avec Enterré sous X avant de n'être porté que par son seul nom. Sorti en novembre 2016, leur premier opus Hors chant existera en live mais avec Clémentine Thomas pour remplacer Francis aux machines et à la batterie.

Sur disque, Dum Spiro multiplie les couches d'instruments et de chants pour parer les idées brutes que sont les textes et les mélodies. La tonalité générale me fait penser aux titres les plus épurés d'Agora Fidelio («Tout semble calme» pourrait se faire une place sur Altitude zéro) grâce à la capacité d'accrocher facilement les oreilles par une tonne de petites choses qui

arrangent l'ensemble et qui nous laisse incapable de dire si l'album est rock, hip hop ou électro. Hors chant est homonyme d'hors-champ, ce qui n'est pas visible, pas enregistré, ici il y a autre chose que du chant alors qu'il semble si important. Qu'il joue sur le côté poétique («Elle rêve»), qu'il jongle entre le français et l'anglais («Between the lines»), qu'il s'amuse avec les mots (le très rock «S'envoler») ou avec les sons (les allitérations de la partie spoken word de «Les mâts chancellent», titre qui gagne en rythme pour devenir ensorcelant) ou qu'il invite des amis d'Outre-Atlantique pour apporter davantage de punch (le rappeur Swordplay sur «Run for your life» qui paraît très ricain dans le flow avant de s'entrechoquer avec le français et l'électro puis d'envoyer un refrain en anglais assez pop ou «Combien de vies» où on retrouve le MC/DJ Chief and TheDoomsdayDevice mais aussi Brzowski). Le micro se partage mais le chant n'occulte pas le travail sur la musique, «Mazra» plus instrumental nous le rappelle, et partout on trouve des notes qui apportent de la profondeur et ornent les mots. Des mots qui évoquent aussi bien le sort de la planète que la situation géopolitique ou «des animaux bizarres qui lui tombent des poches».

«Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir», voilà comment se traduit Dum Spiro qui apporte une rafale du souffle vital et donc un magnifique espoir. Hors chant est un beau manifeste d'amalgame de cultures cohabitant où la somme des talents agglomérés est plus importante que la somme des talents individuels, une synergie qui devrait être un modèle partout et pour tous.

■ Oli

THE GOLDEN GRASS

Coming back again (Listenable Records)



Les six pistes sont passées bien vite. Coming back again est un album idéal pour ceux qui cherchent de l'ancien dans le nouveau ou pour ceux qui sont nostalgiques d'une époque passée depuis cinquante piges. En somme, The Golden Grass fait du rock de qualité pour les papas. Une gourmandise qui ne se refuse pas !

■ Julien

Avec trois ans d'existence, The Golden Grass peut déjà mettre à son compteur une myriade d'EPs et un album éponyme sorti en 2014 sur le label finlandais Svart Records. Les New Yorkais changent ensuite de crèmerie pour leur second opus. C'est le label français Listenable Records - d'ordinaire spécialisé dans le métal - qui supporte la sortie de Coming back again.

Et pourtant, c'est un univers plus coloré frayant avec le psychédéisme qui déborde de l'atwork de ce nouvel album. «Get it together» apporte la confirmation que The Golden Grass est bien décidé à nous plonger dans les années 60-70. Tous les éléments sont réunis et c'est avec fluidité que le guitariste vient poser son premier solo sur la fin de «Get it together». Une piste d'ouverture qui en jette bien ! Entrée de l'harmonica sur «Shadow traveler» qui, mêlée à quelques riffs de guitares électrisant, dégage un côté old school se tenant entre Cream et Jimi Hendrix. «Hazy daybreak» offre une parenthèse instrumentale calme et tranquille. La petite mélodie peut bercer qui veut se laisser porter. C'est une véritable respiration dans l'album. La sauvagerie reprend sur «Down the line» et prend les allures d'un Black Sabbath dans ses premières années.



CANCEL THE APOCALYPSE

C'EST À MATTHIEU, TOUCHE À TOUT DE LA MUSIQUE QUE NOUS AVONS POSÉ QUELQUES QUESTIONS SUR LE NOUVEAU PROJET DANS LEQUEL IL EST IMPLIQUÉ : CANCEL THE APOCALYPSE. DE LA GENÈSE DU COMBO JUSQU'À LA TOURNÉE OUTRE-RHIN, ON PASSE EN REVUE L'ACTUALITÉ DU QUATUOR CLASSICO-MÉTAL ET DE SON CHANTEUR QUI NE FAIT PAS L'AUTRUCHE.

D'où vient l'idée de ce projet ? Les rencontres l'ont rendu possible ou l'idée a créé les rencontres ?

L'idée a germé dans l'esprit du fondateur Arnaud Barat. Il est guitariste classique spécialisé en baroque et pourtant il était venu voir Metallica aux Arènes de Nîmes en 2009. Je jouais en ouverture avec My Own Private Alaska, et il a dit à sa collègue violoncelliste Audrey que le jour où il remonterait sur scène, ce serait «avec ce gars-là qui gueule comme ça au milieu de cette arène». Il a tout simplement tenté d'envoyer un mail sur l'adresse de MOPA, et j'ai compris très vite la richesse de ces compositions. Je ne voyais pas où il voulait amener le projet. Lui avait une idée plus précise.

On s'est vu, on est devenu ami, on a décidé d'ajouter une batterie, et le projet était né.

Pour écrire un album aussi fou que celui-là, ça demande combien de temps ?

Des heures et des heures du côté d'Audrey et Arnaud pour tous les arrangements de cordes, c'est forcément le fruit d'années de réflexion, de composition, de tentatives, de travail. Après, dans sa version finale, les 9 morceaux de l'album ont été écrits dans leur structure finale en 3 jours seulement. Des fois, des tragédies de vie te font voir la musique et l'écriture comme le salut pour surpasser des douleurs psychologiques. C'est ce qui s'est passé, et ça a été un formidable accélérateur de l'aventure.

La distance entre vous est un frein ou un accélérateur ?

Ni l'un ni l'autre au final. L'accélérateur dans un groupe, c'est

la volonté commune. Si elle n'y est pas, tu as beau être dans la même ville, dans le même quartier, tu n'avances pas.

Comment vous composez ?

Arnaud écrit les bases harmoniques, Audrey arrive très tôt dans la complémentarité musicale. Vient ensuite le chant, d'abord instinctif, comme en écriture automatique viscérale, puis le texte. La batterie vient étonnement après pour amplifier, souligner, magnifier les idées de départ.

Tu joues un peu au dictateur ou les autres restent très libres ?

Je ne suis pas le chef du bateau dans Cancel, donc je suis à ma place, et tout le monde est libre. Arnaud et Audrey, malgré leur médaille d'or du conservatoire, sont d'une humilité sans faille et on construit ensemble. C'est un équilibre apaisant et précieux.

Le titre, «Our own democracy» est un extrait de l'un des textes, pourquoi avoir choisi ces mots ?

Quand tu lis les paroles, tu comprends vite que ces mots sont une double lecture, comme toute la métaphore globale entre la construction d'une démocratie, de la res publica, de cette vie commune, et du projet commun justement, qu'on peut porter à deux dans un couple, au point de vue psychologique et sentimental.

Il nous était cher dans nos trajectoires de vie mouvementées, aux membres de Cancel, de dire qu'on peut chaque jour, écrire notre propre histoire, en être les maîtres, et changer à chaque seconde ce qui constitue «notre propre démocratie».

Qu'est-ce qu'il faut changer dans notre démocratie ?

Si tu parles du coup simplement d'une analyse politique de notre système français, ce n'est pas réellement ma position de me répandre là-dessus. On est avant tout artiste. Je ne vais pas commencer à te parler proportionnelle, ou assemblée constituante. Il y a beaucoup de choses à faire, mais beaucoup de choses sont à notre portée, chaque jour. Pour changer l'autre, comme dirait l'autre : «Be the change you



want to see in the world». Il avait même ajouter, in french : « Donner l'exemple n'est pas le meilleur moyen de convaincre, c'est le seul. »

Vouloir la paix et davantage d'innocence, c'est pas un discours de miss ?

La question montre que tu n'as pas bien lu toutes les paroles de l'album. Il n'est pas question de vouloir la paix et l'innocence. Le seul discours qui peut aller sans deuxième lecture dans le sens d'un changement social et politique radical, c'est le morceau éponyme. Pour tout le reste des morceaux, on est beaucoup sur des thèmes d'acceptation de l'erreur, de la reprise en main de sa vie, de la rédemption, de la force de l'âme, des mots, de l'apaisement du souvenir et du passé.

Tu es impliqué dans différents projets, on peut faire le point sur ceux qui sont encore en activité ou qui pourraient éclore ?

Outre Cancel, il y a un très gros album de Psykup qui va voir le jour fin mars. C'est un retour vu que le groupe était en gros stand by suite à mon départ en 2009. Nous avons remis le couvert pour les meilleures raisons, celles de l'amitié toujours présente, forte, quasi fraternelle, et de l'envie musicale. Le projet Terre Neuve est en stand-by jusqu'en 2018 par soucis de faire les choses bien avec mes autres groupes. Cependant, je porte avec ce groupe des actions culturelles de nous faisons dans les collèges et les lycées autour de la prévention du mal-être et du suicide chez les jeunes. Cela fait 3 ans que je fais ça et c'est une expérience incroyable. C'est moins de la musique que du social, de l'humain, mais ce sont des moments magiques, et surtout utiles. Et l'album de The Black Painters est sorti il y a un an.

Cancel The Apocalypse semble bien plus sérieux et sombre, à commencer par cet artwork, tu peux nous en dire un mot ?

Les deux groupes sont sérieux. Cancel n'est pas plus sombre, car les Black le sont assez également. Cancel est plus violent, je dirais. L'artwork a été réalisé par Akira sur une sculpture de Guillaume Raynaud, un proche d'Arnaud qui est complètement entré dans cette volonté d'esthétique païenne, intrigante, libéré des contingences religieuses ou politiques, mais empreinte de mysticisme aussi.

C'était évident de confier ce travail à Akira ?

Non, j'ai plusieurs amis graphistes ! Mais Akira est très doué, et c'est avant tout pour cela qu'on a travaillé avec lui.

Pourquoi avoir signé chez Get a Life! Records ?

C'est une vieille histoire entre Grégoire Quartier, le gérant de Get a Life! Records ? et moi. Je m'occupais de son groupe de hardcore chaotique Cortez, qui est un groupe incroyable.

On est resté connecté, même de loin, et l'esthétique qu'il développait avec son label me plaisait. Quelques discussions plus tard, on mettait un tampon Get a Life!? sur nos disques.

Vous avez déjà donné quelques concerts, comment réagit le public ?

Très bien. Il y a une grande écoute. Des silences quasi religieux des fois. Il y a aussi de la fougue à des moments. On a même eu des débuts de pogo en Allemagne ! Nous touchons étrangement un public très large, qui n'est pas circonscrit au giron du métal ou du hardcore. Des gens du jazz, du post rock, de la chanson apprécient Cancel. Ils y trouvent les émotions que nous voulons envoyer donc le pari est gagné.

Il y a un truc avec l'Allemagne ? Vous y retournez bientôt.

Je travaillais avec un agent là-bas pour mon groupe My Own Private Alaska, qui a flashé sur ce nouveau projet et qui travaille pour nous là-bas. Il y a de très bons retours donc nous y retournons encore oui. Le projet ne se veut pas cantonné à la France, il peut toucher tous les publics, donc nous ouvrons au plus large. On est passé par la Suisse, et on attend la Belgique et la Hollande pour le printemps, et on attend des retombées financières suffisantes pour la Russie, où des gens nous attendent ...

On est début janvier, qu'est-ce qu'on peut te souhaiter pour 2017 ?

Pour Cancel, on peut souhaiter de continuer notre courbe ascendante et prometteuse. Toucher du public, jouer, prendre du plaisir. Et message : n'oubliez pas que le soutien aux artistes se voit avant tout quand vous vous déplacez sur leurs concerts ou que vous achetez le skeud ! Donc si vous voulez nous soutenir, vous savez quoi faire !

Merci Matthieu, Merci Cancel The Apocalypse et merci Guillaume et la Klonosphère.

Photos : TBiarneix

■ Oli



PHANTOM WINTER

Sundown pleasures (Golden Antenna Records)



Une année après un Cvlt inaugural, massif et impressionnant de crasse, les Phantom Winter sont de retour avec six nouveaux morceaux compilés sous le titre appétissant de Sundown pleasures. Je ne sais pas quels sont ces plaisirs, mais on doit davantage être dans la torture SM au fond d'une cave humide que dans le siro-tage d'apéro sur une terrasse.

Avec un artwork qui doit exciter plus d'un nécrophile et une typo qui hésite entre coups de couteau dans la roche (pour le nom du groupe) et jolis arrondis (pour le nom des chansons), on ne sait toujours pas si les ex-Omega Massif veulent nous faire du bien ou du mal. On ne sait pas non plus à quel point ils sont sérieux (musique grave dans tous les sens du terme) ou aiment la déconne (est-ce que «Black hole scum» est un clin d'oeil au tube de Soundgarden ?). Ce qui est sûr, c'est qu'ils repoussent les limites du post-hardcore et celles de toutes les musiques les plus sombres, du black metal au drone caverneux en passant par le sludge cradingue.

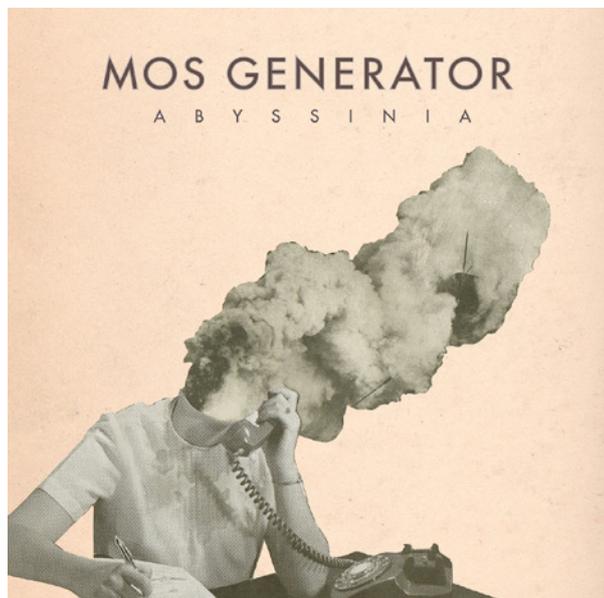
Plus sourds, plus lents, cette nouvelle collection de titres glauques laisse moins passer la lumière que la précédente et rapproche Phantom Winter de

Sunn0))) («The darkest clan» !) en les éloignant des codes «classiques» du post-core. Plus rapides et plus criards/gueulards à d'autres moments, on pénètre complètement dans une antré black («Bombing the witches»). La seule constante, c'est le malaise que procure l'intensité que le groupe met dans ses compositions comme si tout cela était plus que de la musique. Carrément flippant. Forcément impressionnant.

■ Oli

MOS GENERATOR

Abyssinia (Listenable Records)



Composé de trois vieux briscards du rock, Mos Generator fait tourner le compteur depuis le début des années 2000. En enregistrant parfois plusieurs albums sur une même année, la discographie du groupe s'étend sans pour autant perdre en qualité. Preuve à l'appui avec leur dernière création : Abyssinia.

«Strangest times» ne laisse aucune place au doute. Mos Generator est là pour arracher le sol, mettre la gomme, envoyer du pâté. Mélange de stoner et de hard, la recette n'est pas toute neuve mais l'intention insufflée est propre au groupe. Des percussions aux riffs, les Américains poussent la machine au rupteur. Le rythme cogne encore sur «You've got a right» et les chœurs viennent appuyer le chanteur qui ne manque de rien dans son engagement. Les solos du guitariste ne sont pas en reste. Bref, il ne faut pas longtemps pour comprendre qu'on tient dans les mains un album d'envergure. La formation s'aventure quelques fois en terrain garage rock sans oublier de faire grésiller les amplis avec des basses bien crados. Et si Mos Generator pousse ses instruments à bloc, la mélodie a toujours une place de choix dans la composition de leur musique. Pour le plus grand plaisir des amateurs de Black Sabbath, le chanteur de Mos Generator em-

prunte parfois à Ozzy Osbourne. Ainsi l'ombre du prince des ténèbres plane sur «As above so below». Titre superbe qui possède un passage calme psychédélique qui montre la volonté du groupe d'innover sur les espaces déjà défrichés par leurs aînés. La parenthèse se clôt et la guitare nous emporte dans le tumulte avec une bonne dose de speed. «There's no return from nowhere» apporte une brise tranquille grâce à un début en guitare acoustique. Ce dernier n'est cependant présent que pour contraster avec les hurlements et les gros riffs qui suivent. Après deux minutes d'évolution, le psychédéisme pointe à nouveau le bout du nez avec quelques synthés. Une belle alternance des rythmes en somme.

Encadrée par les synthés et bercée par le chanteur, la guitare donne bientôt son dernier solo comme pour offrir un ultime délice. Perché au dessus de tout, «Outlander» est le calme après la tempête qui se savoure - à l'instar de Mos Generator - comme un truc qu'on n'a pas vu venir.

■ Julien



LA JUNGLE

LA JUNGLE EST DE RETOUR DEPUIS OCTOBRE AVEC LA SORTIE D'UN DEUXIÈME DISQUE EN DEUX ANNÉES INTITULÉ... II. TOUT COMME LA NATURE DE SA MUSIQUE, UNE TRANCE ROCK CARESSANT LE KRAUT ET LA NOISE, SON RYTHME EST EFFRÉNÉ. ENTRE SESSIONS STUDIO, RÉPÉTITIONS, ET TOURNÉES, LE DUO BELGE A EU LA GENTILLESSE DE RÉPONDRE DANS UN TEMPS IMPARTI (DEADLINE OBLIGE) À NOS QUESTIONS.

Tout d'abord, les meilleurs vœux du W-Fenec à La Jungle ! Alors, pour 2017 ? Des résolutions ? des envies particulières ? des challenges ? rien de spécial ?

Rémy : Pareil, bonne année aussi ! Beaucoup de fruit et la santé ! Pour 2017, peut-être essayer de bosser sur un autre album. Ou alors au moins essayer de trouver le temps de composer entre les dates. Et faire un groupe tout seul aussi, avec beaucoup de grosse caisse et beaucoup de caisse claire. Mais ça risque fort de ne pas arriver. On verra !

Mathieu : Faire un meilleur album, défricher de nouveaux territoires en matière de compos. Ça va être ça le challenge, de ne pas se répéter tout en faisant une musique répétitive.

Je me demandais l'autre jour combien de temps ça faisait exactement que La Jungle a commencé ? Avec le recul, et au stade où vous en êtes actuellement, diriez-vous que vous avez atteint ou dépassé vos espérances sur ce projet ?

Rémy : On a commencé à répéter en juin 2013. Le premier concert en février suivant. Pour moi, on a dépassé ce à quoi je pouvais m'attendre. Je pensais pas qu'on aurait la possibilité de tourner autant, jouer autant, bouffer autant de bornes, faire autant de belles premières parties (Ty Segall, Black Box Revelation, Awesome Tapes From Africa ou encore Nisennenmondai) et rencontrer autant de peuple. D'être aussi bien entouré aussi. La Jungle, c'est pas juste deux personnes, il y a quelques gaillards qui bossent et parlent beaucoup pour nous. Les Hommes de l'ombre se reconnaîtront...

Mathieu : On a enregistré le premier car on avait besoin d'une démo ou d'un album pour faire écouter aux programmeurs afin de pouvoir dégoter quelques dates. Donc clairement, on ne s'y attendait pas du tout. Tout ce qui peut arriver sera toujours une belle surprise pour nous dans le futur, il n'y a pas de plan de carrière, on est

surtout carpe diem. Mais on a cette envie de progresser dans la composition... Ouais, les gens de l'ombre comme le nain Chouffe, l'homme chien au centre de gravité hyper bas, le Gros Rose, le plus large barbu du royaume, le Prince des Ténèbres, le croléfourmier, et on en passe...

Le coup de la transe exaltante avec deux instruments, c'était clair dès le départ ? Ou vous avez mis du temps à vous chercher concernant le style ?

Rémy : À la base, je voulais un truc fort rentre-dedans, fort noise. Puis les choses se sont peu à peu précisées, nuancées. Sans se l'être dit, nos envies étaient peut-être assez différentes au départ, ce qui a donné à certains morceaux un caractère plus noise et à d'autres plus de finesses.

Mathieu : Venant de groupes à tendance noise comme Petula Clarck, j'ai voulu avec ce projet faire un truc répétitif, voir trance. Faire sonner la guitare comme un clavier, etc... Maintenant de là à dire que je savais exactement comment cela allait sonner. C'est plutôt vers l'alchimie qu'il faut s'en remettre.

Le nouvel album II a eu de sacrés bon retours, plus que le premier j'ai l'impression. Comment se passe sa défense sur les planches européennes depuis l'année dernière ? Est-ce que le public est toujours aussi dingue ?

Rémy : Quand on a composé et enregistré II, j'avais parfois l'impression qu'on prenait une direction un peu maladroite, trop périlleuse. Et au final, l'album a été assez bien reçu et je me suis vraiment bien éclaté à nos trois release parties. Concernant l'Europe, on a pas encore vraiment tourné à l'étranger depuis la sortie de l'album. On va se pencher là-dessus en 2017.

Mathieu : Disons que le premier a super bien marché lors des lives. Le deuxième étant sorti fin d'année pas-

2016 sur tous les webzines et en presse. Je vais pas encore en rajouter un. Allez voir des concerts, voilà !

Avez-vous déjà joué dans des endroits insolites ou improbables ?

Rémy : La grange à -20° en plein hiver du côté de Namur, c'était un peu épique. Dans le genre cadre bien prestigieux, le Magic Mirror à Nancy. Dans un couvent à Berga aussi, en Espagne. Et à Valence dans une fête de la Paëlla... dans mon top 3 sur nos 160 concerts ! Au rayon des improbables, on trouve le festival Contre-Jours à Clermont. La programmation était essentiellement electro, notre concert fut une sorte d'attentat peut-être pas forcément le bienvenu.. mais l'after était fort bien !

Mathieu : Le brûlage de culotte d'un pote. On a fait 3 rappels, Rémy a terminé en caleçon, moi à poil carrément avec 20 personnes du public totalement à poil aussi. C'était le deuxième concert de la journée, une belle journée bien éprouvante qui se termina en feu d'artifice. La bamboule, la vraie.

Avez-vous des projets hors cadre «album-tournée» avec La Jungle ? Des collaborations artistiques pluridisciplinaires par exemple ?

Rémy : On va essayer un truc avec Arielle Dombasle. Mais rien de sûr encore. Sinon, Les Monstres, qui ont bossé sur notre premier clip scénarisé, vont tenter deux trois trucs en compétitions. Le clip arrive. wait and see !

Mathieu : Héhé, un projet de split pour le printemps. Mais ça...

Dernière question : vous allez tourner continuellement durant l'année 2017 ? Vous avez prévu de commencer à composer pour le 3ème disque ?

Rémy : Oui et oui ! À fond ! C'est l'idée :)

Mathieu : Trouver le sentier, oui.

**Merci à La Jungle et à Didier de Black Basset Records
Photos : @ Jekyll n' Hyde**

■ Ted

LA JUNGLE

II (Black Basset Records / Rockerill Records)



Après la sortie début 2015 d'un premier disque éponyme salué par la critique et une chiée de dates, qu'on imagine inoubliables, essentiellement effectuées en Belgique et en France ces dernières années, les Belges de La Jungle continuent sur leur lancée avec un LP sobrement intitulé II. Mécaniques et millimétrées à l'instar de la musique électronique, les structures rythmiques et mélodiques du duo gardent leurs préceptes initiés sur leur premier méfait, à savoir utiliser les boucles sonores pour hypnotiser ou, mieux, faire entrer dans une transe mystique son auditoire. Un aspect rassurant mais non moins surprenant vu le peu de temps séparant les deux disques du duo. Ça reste totalement trippant de A à Z, d'autant plus que le math-rock sauvage de La Jungle s'est entièrement refait une beauté pour l'occasion concernant la qualité de sa production, c'est même ce qui saute aux oreilles en premier lieu lorsqu'on découvre ce II. Un album qui risque de faire danser des foules des soirées entières pour qu'elles finissent en nage... et de leur faire manger des pastèques pour qu'elles se rafraîchissent. Les Rois de La Jungle ont même prévu de quoi les découper, si on s'en réfère à son hilarante pochette. Chaudement recommandable !

■ Ted

EVENLINE

In tenebris (Dooweet)



Dès les premières secondes de ce nouvel album, on comprend que Evenline ne soit pas resté campé sur sa position à jongler entre grunge et métal dans l'ombre de Creed / Alter Bridge, non, les mecs ont choisi de muscler leur jeu et leur son, on se retrouve donc avec une ambiance bien plus métallique. Avec un titre comme In tenebris, on pouvait s'y attendre mais entre vouloir assombrir le propos et réussir à ternir ses guitares, ses rythmiques et noircir le vocabulaire, il y a une marge. Evenline franchit donc «clairement» (ahah) un cap en présentant une facette plus obscure de sa personnalité.

Pour autant, que les fans de la voix d'Arnaud et de son style proche de Scott Stapp / Aaron Lewis soient rassurés, cette tonalité est toujours bien présente. C'est l'ensemble qui s'est métallisé, les frappes sont plus sèches, les distorsions plus agressives (avec même un mini solo sur «Straitjacket»), le chant lead garde ses charmes mais trouve des ressources pour envoyer des chœurs et des passages plus gras, mêmes les murmures deviennent rageurs («All against me»). Le contraste entre les parties bien métal et le chant très pur donne beaucoup plus de relief à l'ensemble et promettent de la sueur en concert («Silene capensis»,

«From the ashes»). Au milieu de ces vagues de riffs, Evenline a osé placer sa reprise de Jamiroquai, le faire en live, c'était déjà couillu, l'enregistrer et l'intégrer à l'album, ça l'est davantage et grâce à une intro bien travaillée, le «Deeper underground» du cowboy de l'espace passe comme une lettre à la poste (enfin, pas la poste du bled d'Aurelio, une poste qui fonctionne), la cover est suffisamment transfigurée pour être intéressante même si Arnaud a peut-être parfois un peu trop cherché à reprendre le phrasé si typique de l'original... alors que la fin plus brutale ne fait pas tâche.

Alors qu'après son détour acoustique (du plus bel effet), on pouvait penser qu'Evenline chercherait à arrondir davantage les angles et jouer sur la chaleur qu'ils sont capables de dégager pour séduire un public plus large, les Franciliens ont opté pour la difficulté et le durcissement de leur identité. Quand les prises de risques sont des réussites, il faut le dire alors je le dis, bravo les gars.

■ Oli

BON IVER

22, a million (Jagjaguwar)



Si Bon Iver est certes un groupe, c'est avant tout une formation incarnée principalement par le charismatique Justin Vernon. Dix ans après des débuts sur les chapeaux de roue (le raz-de-marée For Emma, forever ago), le chanteur, et auteur-compositeur exclusif du groupe, a cependant choisi d'attendre cinq années avant d'offrir ce troisième album.

Très marqués par la religion, dans leurs thèmes ou leurs atmosphères, les titres surprennent d'emblée par leur grande richesse instrumentale : cordes, cuivres, synthétiseurs, percussions, programmations, tout y passe. Bien difficile, donc, d'apposer une étiquette globale et définitive sur ces dix pistes qui oscillent entre folk orchestrale (« 29 #Strafford APTS »), performance a cappella (« 715 - CRΣΣKS »), ballade très 80's (« 8 [circle] »), ou simple piano-voix (« 00000 Million »). Le tout à chaque instant magnifié par la voix de Vernon, profondément vocodée, mais jamais robotique ; c'est [aussi] là le génie de cet album.

Assez vite on commence à apercevoir la belle ambition de 22, a million : le disque pose un nouveau jalon sur la route de l'expérimentation grand public. En vérité, et au risque d'avancer des comparaisons bancales,

on a presque l'impression d'écouter le « The dark side of the moon des années 2010 ». Soit une production très actuelle et subtile, qui semble avoir volontairement pioché dans les techniques à l'œuvre au sein des dernières productions de Kanye West notamment. Un mélange de sampling et de sons plus agressifs qui ne doit rien au hasard, Justin Vernon ayant collaboré sur Yeezus, entre autres, en 2013. Cette volonté de collage bruitiste connaît d'ailleurs son apogée sur « 33 "GOD" » (un clin d'oeil à « I am a God »?), titre évoluant sans complexe entre synthétiseurs évanescents et rythmique lourde et saturée.

C'est clairement cette recherche sur le son, assez extrême, qui peut dérouter de prime abord. À l'image de sa pochette ou de ses titres, l'album se veut ouvertement énigmatique, donc parfois dur à déchiffrer (« 21 M◊◊N WATER », « 10 d E A T h b R E a s T »). Il n'en reste pas moins qu'en dépit des [rares] critiques ou des éloges parfois démesurées qu'on a pu lire ça et là depuis sa sortie en septembre dernier (oui, on a un retard monstre !), 22, a million s'avère terriblement addictif, et franchit aisément le cap des 5, 10, 15, 20 écoutes... La marque d'un très grand disque.

■ Antonin



KLONE

TOUJOURS EN TRAIN DE RÉINVENTER SA MUSIQUE, KLONE EST ALLÉ AU BOUT DE SES IDÉES, ENCHAÎNANT À QUELQUES CONCERTS ACOUSTIQUES UN VÉRITABLE ALBUM UNPLUGGED AVEC SES TITRES RÉARRANGÉS, DEUX REPRISES ET UNE PETITE NOUVEAUTÉ. C'EST VERS ALDRICK, GUITARISTE, QUE L'ON S'EST TOURNÉ POUR AVOIR QUELQUES RÉPONSES À CES QUESTIONS.

Lors de notre dernière interview, vous vous préparez à partir en Australie, quels souvenirs en gardez-vous ?

Difficile de répondre, il y en a tellement... Du trajet en avion qui compte pratiquement 23 heures de vol avec l'escale à Dubaï jusqu'à la dernière date à Bunbury, une petite ville au sud de Perth, ce périple a été riche en toutes sortes d'émotions : on a fait des rencontres inoubliables, des balades hallucinantes, que cela soit en plein cœur de Sydney comme dans les campagnes avoisinantes, mes paysages sont fous, toute la flore est tellement différente de ce que l'on connaît, puis pour la faune, on a vu des chauves souris géantes, des espèces de renard qui vivent dans les arbres et forcément, des kangourous etc... !!! Nos conditions n'étaient pas toujours faciles car que nous n'avions pas notre backline, mais nous avons réussi à donner de bons concerts et gagner l'estime du public. Nous ouvririons pour un groupe australien, Voyager, qui n'officialise pas dans le même style que nous mais c'est des gars vraiment cools !!! En bref, on s'est rempli la tête de souvenirs impérissables !!!

Quel a été l'élément déclencheur pour passer de «quelques concerts unplugged» à «un album» ?

Nous nous sommes projetés dans le nouvel album après les concerts avec Anneke Van Giersbergen organisés par Cartel Concert. Nous avons été enchantés des retours du public, et on s'est dit qu'il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. On a eu l'opportunité d'avoir un magnifique lieu pour l'enregistrement de ce disque avec une super équipe technique son lumière vidéo donc on en a profité.

Quel est votre «album unplugged» préféré ?

J'avais adoré celui d'Alice in Chains et celui de Pearl Jam également... après nous avons toujours été sensible à la musique acoustique de tout horizon, pas uniquement la formule «MTV Unplugged».

Les groupes français tentent rarement l'expérience alors que c'est presque un passage obligé pour les Américains, une idée du «pourquoi» ?

Nous avons peut-être moins cette tradition de la musique folk, blues ou blue grass qui sont des styles nés entre autre sur des guitares acoustiques. Nos traditionnels à nous se jouent sur des instruments tels que la guimbarde, l'accordeon ou la bombarde (rires), rien de très américain...

Vous avez enregistré dans un théâtre, pourquoi ce

choix ?

C'est grâce à M. Christophe Pinault qui travaille à la poudrière de Rochefort. Il nous a proposé d'enregistrer dans ce magnifique théâtre à l'italienne construit en 1769, le théâtre de la Coupe d'Or. Vu le charme du lieu et son acoustique, nous ne pouvions rêver mieux pour l'enregistrement d'un disque !!!

Vous avez enregistré «live», des parties ont ensuite été retouchées ?

En effet, 80 % de l'album a été enregistré live et il y a aussi trois titres enregistrés en studio. Nous avons gardé les prises sans retouche. C'était un exercice pas évident mais tellement vrai et efficace. Nous avons eu trois jours de prises pour enregistrer l'intégralité de l'album.

L'ordre de la track-list est différente de celle d'Here comes the sun d'où sont extraits la majorité des titres, pourquoi ?

Car la dynamique d'un disque comme Here comes the sun et l'Unplugged est complètement différente. C'est toujours une question de «rythme» et de relief. Nous avons fait en sorte d'avoir quelque chose de fluide.

Vous aviez intégré la reprise de «People are people» de Depeche Mode, qu'est-ce qui a primé dans ce choix ? Un attachement, les paroles, la mélodie... ?

C'est une idée de Yann notre chanteur. Il a entendu une cover de ce morceau par Elise Caron qui s'éloigne de la version originale qui date de 1984... On a décidé de la réarranger à notre sauce et de l'intégrer dans le set. Le texte de ce morceau à quelque chose d'intemporel, une satire sur l'humain qui résonne bien avec le «parfum ambient» de notre société.

«Unplugged», c'est un titre bateau, vous avez hésité avec «Acoustic» ou un autre titre moins évident ?

Nous avons hésité avec le titre «Bateau» qui sonne pas mal aussi ! (rires) Etant donné qu'il y a pas mal de compositions anciennes revisitées et que l'album est à 100 % acoustique, le titre Unplugged nous paraissait évident. Et puis cela fait aussi un petit clin d'oeil à nos références de la scène grunge !

Est-ce que cela va changer votre façon de composer ?

Non, car la quasi intégralité des riffs ou mélodies de Klone ont été composées sur une folk avant de passer à l'électrique ! Donc pas de changement par rapport à nos habitudes.



Vous pourriez écrire d'autres titres acoustiques comme «The silent field of slaves» ou la déclinaison du Klone unplugged va s'arrêter là ?

Qui sait ? On en reparlera après la tournée... Tout est possible. Même si le groupe va reprendre une direction plus électrique pour le futur album, pourquoi pas alterner des plages acoustiques avec des choses plus énervées... le temps nous le dira !

Vous avez une belle tournée qui commence pour cet album, c'est plus facile de trouver des dates quand on est dans cette configuration ?

Oui et non, ce n'est jamais simple de caler les dates d'une tournée, mais le fait de tourner en acoustique nous permet de jouer dans des lieux plus variés, donc cela ouvre des portes sur des plans parfois improbables comme le fait de jouer dans un temple protestant ! Nous avons déjà plus de 30 dates sur la France, et la tournée va se prolonger jusqu'à la fin de l'année. Nous avons pas mal de choses en cours à l'étranger à partir de septembre.

Où en est le projet de concerts en appartement ?

Nous avons eu plusieurs propositions pour ce type de concert, cela nous permet parfois de boucler un week-end de dates. C'est la première fois que nous proposons cela et nous sommes impatients de vivre cette expérience ! C'est très excitant de sortir des rouages des salles de spectacle pour retomber sur quelque chose de plus humble et en même temps cela reste un exercice assez difficile.

Vous avez déjà des retours de gens qui ne connaissent pas Klone avant ?

Oui, lors de nos premiers concerts acoustiques, la majorité des gens venaient voir Anneke et ne nous connaissaient pas ! Nous avons eu le droit à beaucoup d'engouement autour de ces dates et cela nous a motivé à aller au bout de ce projet.

Merci Aldrick, merci Guillaume, merci Klone !

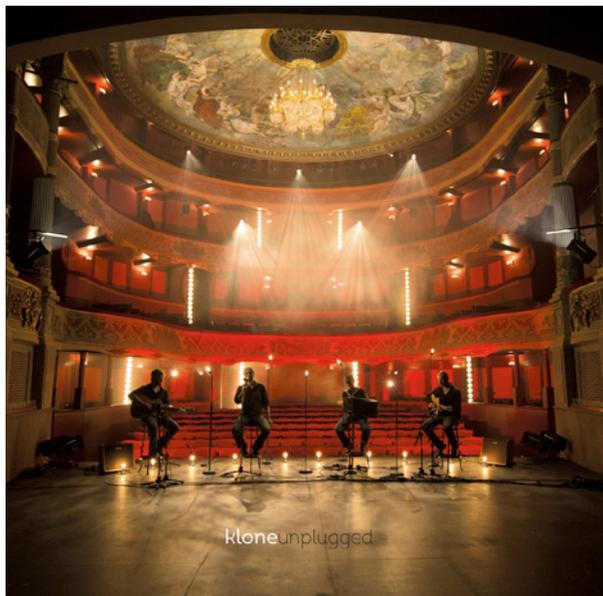
Photos : Vincent Sannier

■ Oli



KLONE

Unplugged (Verycords)



Merci à Klone de prolonger la magie pour l'éternité. Tous ceux qui avaient vécu l'un des quelques concerts donnés par Klone en mai dernier attendaient de pouvoir revivre de telles émotions, alors, certes, un CD ne procure pas les mêmes sensations qu'un concert mais il suffit de fermer les yeux pour se replonger dans cette ambiance et se remémorer ces grands moments. Et je pense que ceux qui n'y étaient pas doivent pouvoir imaginer à quel point ces interprétations sont fortes rien qu'avec ce disque.

Enregistré dans les conditions du live au théâtre de la Coupe d'Or à Rochefort, cet Unplugged est à la fois dépouillé et lumineux. Avec un chant, deux guitares (dont une douze cordes) et l'instrument choisi par Armelle (accordéon, synthé, percussion), les compositions de Klone apparaissent sous un nouveau jour, imposent leur beauté et nous forcent à la contemplation. Comme sur scène, le décor est planté par «Immersion», titre idéal pour se déconnecter du réel et débiter le voyage. La pureté des sons, le charme de la voix, la délicatesse de la vibration des cordes, tout est sublime. Le groupe ajoute à son répertoire la reprise de «People are people», à la froideur quasi industrielle du titre de Depeche Mode, Klone apporte mélodie et relief là ou

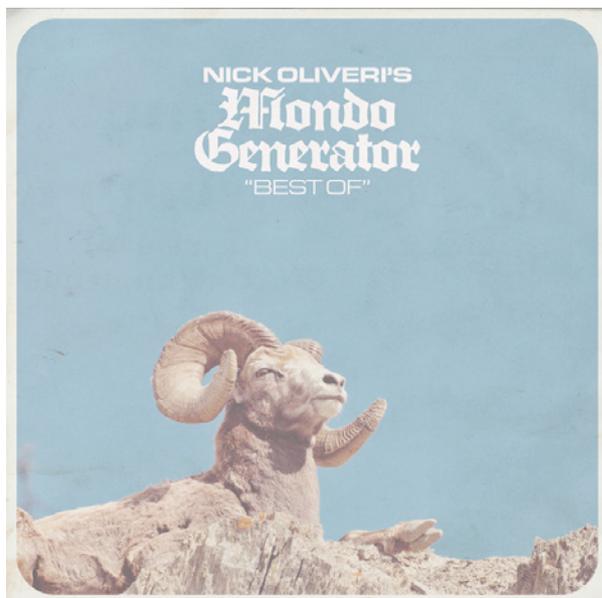
d'autres (et non des moindres) s'était cassé les dents (A Perfect Circle). L'inédit «The silent field of slaves» assure une transition en douceur avec des morceaux qui étaient plus profonds voire plus musclés («Into the void», un des deux extraits de The dreamer's hideaway). Pour l'essentiel, ce sont des versions acoustiques des pièces maîtresses d'Here comes the sun avec là encore, la cover de «Summertime» pour terminer, histoire de se remettre après l'envoûtant «Rocket smoke».

Cet Unplugged est un petit chef d'oeuvre, que tu connais ou pas Klone, tu ne peux que succomber. Si de nombreux grands groupes américains jouent la carte «débranchée» assez souvent, les Français sont plutôt frileux quand il s'agit de tenter l'exercice, peut-être que cet album (après ceux d'Evenline ou Unswabbed) donnera des idées à d'autres...

■ Oli

MONDO GENERATOR

Best of (Heavy Psych Sounds)



Nick Oliveri est certainement le plus emblématique des bassistes «stoner», il faut dire qu'il toujours été dans les bons coups... Guitariste au départ, il devient vite bassiste quand il rejoint ses potes John Garcia, Brant Bjork, Josh Homme et Chris Cockrell, on est en 1987, le groupe s'appelle Katzenjammer et ne fera pas parler de lui. Deux ans plus tard, Nick se barre provoquant un changement de nom du combo en Sons of Kyuss puis Kyuss. Un nom qui résonne aujourd'hui comme un totem et qui fera revenir le vilain petit bassiste dans les rangs pour deux albums cultes. En 1992, nouveau départ pour rejoindre The Dwarves avant de composer ses propres titres sous le nom Mondo Generator (1997) et de former avec quelques anciens potes Queens of the Stone Age, il reste dans la bande entre 1998 et 2004 et s'autorise de nombreuses escapades pour bosser avec plein de monde (Mark Lanegan Band, Masters of Reality, Turbonegro, The Knives, les Desert Sessions...) avant de retourner à la case départ avec Kyuss Lives!/ Vista Chino. Son projet «solo» (où la liste des invités est une sorte de hall of fame du rock) prendra plus de place dans les années 2000 et ressort du placard en 2016 pour une tournée européenne et un Best of édité par Heavy Psych Sounds.

Une fois passé l'artwork du digipak qui rappelle celle du

Motomonotono de Zeus on se retrouve à écouter l'album comme les 4 faces d'un double vinyle, puisque ce n'est pas un best of de pacotille qui nous est servi mais 21 morceaux piochés dans les quatre albums studio de Mondo Generator mais aussi deux titres plus «rares» que sont «Dog food» que l'on trouve sur l'EP éponyme (2010) et «Turbonegro must be destroyed», reprise punk parue en 2013 sur le tribute Omega motherfuckers. Pour le reste, tout est mélangé avec, il semblerait, un petit faible pour Dead planet (2007) et 8 de ses 14 titres présents ici. Il faut dire que cet album est assez varié et cette éclectisme se retrouve ici avec le super riffing de «Sonicslowmotiontrails», l'énergie de «So high» ou à l'inverse la coolitude de «Take me away».

L'ensemble est évidemment très riche et contrasté, non seulement parce que le gaillard est un touche à tout qui aime autant le vénèr («13th Floor», «F.Y. I'm Free», «The last train»...) que la chaleur du désert («Four corners» ou «Detroit» tous deux issus de A drug problem that never existed édité en 2003) mais aussi parce qu'ont été conviés à la fête du studio tout le gratin du rock. La liste de ceux qui apportent leur touche personnelle est longue, je citerais juste quelques noms évidents comme ceux des amis avec qui il a joué genre John Garcia, Josh Homme, Brant Bjork, Mark Lanegan, Troy Van Leeuwen, Alfredo Hernández mais aussi quelques potes comme Dave Catching (Eagles of Death Metal), Dave Grohl (Nirvana, Foo Fighters...), Alain Johannes Them Crooked Vultures, Chris Goss (Masters of Reality) ou Josh Freese (The Vandals, Nine Inch Nails, A Perfect Circle...).

Depuis les premiers enregistrements (les 11 minutes de stoner bien roots avec une prod un poil dégueu de «Simple exploding man» qui datent de 1997 même si Cocaine rodeo paraît en 2000) jusqu'aux plus récents (Hell comes to your heart en 2012), ce Best of permet de se rémémorer quelques bons souvenirs. Et se replonger dans la discographie de Nick Oliveri en l'ayant sur sa platine, c'est quand même plus sympa que le retrouver dans la rubrique faits divers.

■ Oli

COCAINE PISS

The dancer (Hypertension Records)



Après les alléchantes sorties successives en quelques centaines d'exemplaires des vinyles 3 titres «Sex weirdos 7» et «Cosmic bullshit 7» en 2016, on attendait pas moins que l'arrivée rapide d'un album bien fourni et explosif des Liégeois de Cocaine Piss. Mission réussie en fin d'année dernière avec *The dancer*, œuvre de 14 titres d'une durée de 22 minutes, ajoutée de quatre B-sides comptant l'intervention de compatriotes belges (dont Ghinzu et Mauro Pawlowski, l'ex-dEUS, Evil Superstars et Kiss My Jazz), déjà présentes sur les EP précités. Ben ouais ! C'est ça Cocaine Piss : pas le temps de souffler, ça joue vite, ça conclue vite, ça s'enchaîne vite, bref, tu l'auras compris, on est plus proche de l'état d'esprit punk des Youth Of Today que des envies de morceaux contemplatifs à la Swans. Toutefois, le quatuor sait par moments contraster le propos en ralentissant les ardeurs rythmiques, non sans garder toutes tensions palpables intactes («The dancer», «Average romance», et les titres bonus qui marquent une coupure avec les intentions speedo-frénétiques du groupe). Une tension comprise et reproduite sur disque par Sir Steve Albini et parfaitement captée par les micros et consoles de son Electrical Audio à Chicago.

Paradoxalement, ce qui fait le sel de Cocaine Piss, c'est cette voix féminine approximativement maîtrisée, moitié criarde, moitié scandée et baragouinée, avec un accent anglais parfois à couper au couteau. Bien que souvent sur le fil du rasoir, le chant monotone d'Aurélie Poppins, sorte de Riot Grrrl à la belge (à voir sur scène pour comprendre) obnubilée par le sexe, donne ce petit «plus» à cette recette déjà bien usée qui délivre du punk hardcore dans son plus bel appareil. Hypertension Records (AmenRa, Red Sparowes, Drums Are For Parades...), label de bon goût qui accompagne le groupe depuis ses débuts, s'est logiquement chargé de la sortie de ce premier album (même si sa durée tient de l'EP) rempli de bruits en tout genre sentant bon la «pisse de cocaïne». Tiens, à ce sujet, et pour terminer cette chronique, une interrogation : est-il osé de penser que le nom du quatuor est un atout pour se faire connaître davantage ?

■ Ted



COWARDS

ECRIRE DES QUESTIONS POUR UNE INTERVIEW N'EST JAMAIS FACILE, D'AUTANT PLUS QUAND LES INTERVIEWÉS ONT LA RÉPUTATION D'ÊTRE DIRECT ET DE NE PAS FAIRE DANS LE POLITIQUEMENT CORRECT ET LE DISCOURS COMMERCIAL. BREF, AU MOMENT DE RÉDIGER MES QUESTIONS, J'AVAIS EN TÊTE LE SKETCH DE THOMAS VDB QUI PRÉPARE SES QUESTIONS POUR UN GROUPE DU SUD DANS LE SPECTACLE EN ROCK ET EN ROLL...

Tout le monde ne lit pas toutes vos interviews donc il y aura certainement des questions «standard», c'est chiant mais il faudra faire avec...Il y a quelque chose de plus pénible que ça quand on est dans un groupe ?

Tu veux dire en dehors des endroits de merde où on peut parfois être «hébergés» ? C'est vrai, pas grand chose.

Sur l'EP Still, il y a deux covers, en principe ça demande moins de temps qu'une compo mais là, j'ai des doutes... Surtout pour celle de The Horrorist... D'ailleurs, pourquoi ce choix, c'était une sorte de défi ?

Pas vraiment de défi non, c'est une chanson qu'on adore tous depuis longtemps, autant pour le fond que pour la forme... Après, ça a été long de déchiffrer les phases de la chanson mais instrumentalement c'est très simple, une mélodie de guitare, une ligne de basse et un million de patterns de batterie... On ne va pas te mentir cela dit, quand on a eu fini de l'enregistrer, on s'est quand même dit que c'était une idée débile, on était très fiers de nous. Surpris aussi d'un accueil plutôt positif en dépit des éternels pisse-vinaigre bien pensants du hardcore positif.



«Every breath you take» est un standard mais assez différent des autres reprises, puiser dans différents genres, c'est voulu ou c'est le hasard ?

Un peu des deux pour être honnête, au départ le morceau était bien plus traditionnel, dans le sens où toute la structure a été jouée et enregistrée, mais une fois terminé on trouvait que c'était à chier, très plat. Alors sur un hasard, on a viré la batterie sur tout le début pour ne garder que ce qui en subsiste maintenant, le break central, et on a réarrangé le début. La chanson reste présente dans son intégralité mais un peu défigurée et avec une dynamique bien plus intéressante, pour nous.

Vous en travaillez déjà d'autres ?

Ouais, on a toujours une blinde d'idées de reprises plus ou moins débiles qui nous font rêver, de Toto à Sade, pas le marquis, en passant par Hozier et Depeche Mode...

Vous aimez «emprunter» des bouts de textes ou des riffs déjà existants, c'est pour rendre hommage, par jeu ou par fainéantise ?

Déjà, merci de remarquer. Jamais par fainéantise, parfois pour l'hommage, beaucoup pour le jeu mais toujours parce qu'on trouve l'idée géniale. Combien de riffs ou de punchlines on aurait aimé avoir inventé ? Parfois le seul moyen de les jouer c'est soit la reprise, soit la petite fourchette plus ou moins discrète dans un morceau à nous : on se fait plaisir.

Le style Cowards est particulièrement sombre, d'où vient cette noirceur ?

Disons que, très banalement, on est tous plus ou moins désabusés de beaucoup de dynamiques qui régissent notre monde, alors si on sort les grosses guitares et notre gars qui gueule, on va forcément avoir une palette restreinte. Appelle ça de la frustration. Tant que tu n'appelles pas ça une catharsis, on est encore maîtres de nos besoins. Sorti de ça, on est tous des gars hyper ancrés dans la réalité et probablement le quintet sur la route le plus drôle du hardcore game, exception faite des Belges, ils nous sont supérieurs en tout, ce qui ne nous empêche pas, au même titre que n'importe qui d'autre de porter en nous une part de violence. Simplement, on n'est pas des animaux et on choisit où et quand ça se passe. Mais on laisse le Rire & Chanson game à Ultra Vomit.

Comment réagissent votre famille ou des amis pas spécialement amateurs de musique quand vous leur faites écouter Cowards après les sempiternelles «vas-y fais écouter ce que tu fais comme musique» ?

Ils n'ont pas le temps de demander deux fois. Ils ont droit à leur écoute privée dès que le master sort du studio. Les réactions sont systématiquement les mêmes, de la fierté mêlée à une incompréhension vaguement craintive.

Les artworks sont toujours très réussis, ils viennent d'une réflexion commune ou vous arrivez à «laisser faire» Camille ?



Merci pour lui. L'artwork de Rise to infamy était son idée, de la cover à l'intérieur, il nous a soumis des illustrations qui lui semblaient aller avec nous, on en a sélectionné trois et bingo, département du lingo.

Pour le Still on avait l'image sous le coude depuis avant la sortie de Shooting blanks & pills, on l'avait un peu oubliée mais on s'en est rappelé à point nommé.

Vous pourriez enregistrer avec quelqu'un d'autre que Francis Caste ?

Il faudra bien : comment valider officiellement que c'est lui le meilleur sans être aller voir ailleurs ? Personne ne nous inspire tellement confiance ces temps-ci cela dit, autant en production qu'en termes humains. On sautera le pas le moment voulu.

Avoir des gens de confiance autour de soi permet de composer plus librement ?

Ça n'a rien à voir avec la composition et tout à voir avec la sérénité.

L'avenir à court et moyen terme, c'est quoi ?

Essayer de faire des dates pour Still, se remettre à écrire pour le prochain.

Il se murmure qu'un split est en préparation...

... Et oui, on doit finaliser ce split avec Stuntman, nos gars de confiance de Montpellier. Tout est quasiment prêt, on se prend juste la tête sur l'artwork, y'a pire comme problème.

Ce sera tout, merci !

Tu as le bon goût de ne pas me laisser le mot de la fin, pas de bol, j'en ai un : elle était très bien ton interview, c'est ballot que tu te sois sous-vendu dès le départ. Merci, donc.

Une bonne interview doit plus à celui qui répond aux questions qu'à celui qui les pose, merci donc à et aux Cowards, merci également à Sarah (Dooweet).

Photos : DR

■ Oli

COMPENDIUM #1

A metal quintessence (Music-Records)



À la fois studio, label et association de management et d'autres activités autour de la musique, Music-Records a décidé de faire connaître son travail et ses groupes au travers d'une compilation. Plutôt une bonne idée même si le nom est assez mal choisi. Compendium #1 : A metal quintessence, pas de souci pour le «Compendium» (condensé), par contre la «quintessence», c'est en théorie ce qu'il y a de meilleur... Et sur cette compilation, c'est juste le meilleur des groupes passés par le studio ou amis avec la structure (ou groupes dont un des membres en est co-responsable). Si on veut pinailler, même le terme «métal» n'est pas forcément exact puisque certaines formations se décrivent comme hard rock ou grunge. Passons.

Arrêtons-nous quelque peu sur ces dix groupes qui ne bénéficieront pas avec leurs albums d'une chronique chez nous puisqu'ils ont tous encore à progresser (dans le son et/ou l'écriture) ou parce que ce n'est pas tout à fait notre tasse de thé. Malgré un chant un peu emprunté, From Hell propose un des titres les plus solides, on sait où le groupe va (droit devant) et comment il y va (en force), c'est simple mais efficace jusqu'à ce gros break au coeur du morceau qui dévoile une envie de faire autre chose qu'un métal carré droit dans ta

face. Entre death et heavy, Mezcla en fait trop pour moi et s'éparpille. Le son des Black Sick est un peu plus brouillon, leur hard un peu stoner perd donc une partie de son intérêt en route, comme à plusieurs reprises sur cette compil, le côté «amateur» plombe la création (un peu comme cette typo pour le titre sur l'artwork). Pour Motor Rise, le chant est à côté, dans un bar, ça passe, sur disque, on passe. Over Nemesis bénéficie d'un des meilleurs sons, les guitares claires sont, il est vrai, plus faciles à capter que les distordues, dommage là encore que le chant titille mes oreilles (l'accent anglais en clair et la tenue en mode vener). Tapant dans le grand classique, Blackout fait mouche grâce à sa rythmique et sa guitare (oui, parce que le chant, là encore, doit être travaillé), c'est précis, c'est efficace, ça fonctionne. La qualité de la production et du mix handicapent Implied qui semble pourtant instrumentalement solide. Psychoïd est un des groupes que je connaissais déjà et que je n'ai pas chroniqué, entre thrash et punk, le mix ne me plaît pas trop. Très graves, les No More Excuses perdent en puissance, écrasant les crêtes et forçant un peu trop sur la lourdeur. Enfin, MoSKowa permet de finir sur une bonne note, le spectre est plus équilibré, les instruments plus audibles, le chant bien tenu et l'ensemble assez bien construit, bien que pas spécialement fan de death, leur travail, plus abouti, est assez plaisant.

On ne le répétera jamais assez mais quelque soit le style, il faut soigner la production presque autant que les compositions car avec le chant, c'est ce qui s'entend le plus. Et comme aujourd'hui, il existe de nombreux excellents studios et producteurs en France, être un jeune groupe n'est plus une excuse recevable, c'est peut-être dur à entendre quand on est musicien mais c'est le signe de la bonne santé de la scène hexagonale.

■ Oli

RAVENEYE

Nova (Frontiers Records)



jaune... Les pistes s'enchaînent et le son peine à me remettre en selle tant RavenEye manque de superbe sur la première moitié de l'album. Le groupe revient grâce «Oh my love» et son blues rock plus habité. Dommage que RavenEye tortille tellement avant d'en arriver là. Quoi qu'il en soit, la formation reprend du poil de la bête en balançant un peu de sauvagerie dans «Madeline» et la partie est sauvée. «Eternity» clôture l'opus sur une belle note. En l'espace d'un an, le groupe a musclé son jeu en roulant sa bosse. Pour l'avenir, souhaitons à cette formation de nous surprendre...

■ Julien

Replaçons un peu le contexte. Peu après ses premières pulsations, RavenEye sort en 2015 son premier effort : *Breaking out*. L'EP met en évidence une formation qui travaille son identité et s'essaye à plusieurs styles allant d'un terrain pop à des aspects rock plus accrocheurs. Il réside un beau potentiel en chaque musicien de RavenEye. Mais la touche finale n'y est pas. *Breaking out* manque un brin d'inspiration. Malgré tout, la formation sort son épingle du jeu en taillant la route sur une belle tournée Europe/Etats-Unis. En rentrant, le groupe se tourne vers l'avenir. Après deux années de bons et loyaux services au sein de RavenEye, le batteur Kev Hickman est remercié. C'est Adam Breeze qui prend alors sa place derrière les fûts. Ensuite, vient l'heure de mettre en boîte *Nova* pour une sortie en septembre 2016.

RavenEye attaque fort avec une première piste de près de 6 minutes. Oli Brown s'enflamme avec de grandes envolées lyriques. Sur «Come with me», la section instrumentale gagne en rapidité. Deux premiers morceaux qui rappellent le rock alternatif des Foo Fighters et de Soundgarden. A peine la dizaine de minutes d'écoute passée, le bonheur auditif s'évapore. Les refrains de «Inside» baignent dans la pop mielleuse. Carton

KADINJA

Ascendancy (Klonosphère)



J'imagine bien les membres de Kadinja discuter lors de leurs premières rencontres pour monter le groupe, dans la discussion, Meshuggah a du revenir plus d'une fois... Monté en 2013 à Paris, le combo a d'abord sorti un EP éponyme avant de subir des changements importants dans son line-up en 2015, perdant un guitariste, en remplaçant un autre (par Nicolas ex-Atlantis Chronicles) et débauchant à la batterie Morgan (ex-Klone, ex-Eths, ex-Headcharger, ex-The Mars Chronicles, ex-Eyeless...). Enregistré par son guitariste fondateur (Pierre), ce premier album Ascendancy n'a rien à envier aux grosses productions, Amael Durand (batteur des Novelists) ayant fait un beau boulot pour la prod, le mix et le mastering. Il est sorti officiellement le 27 janvier via la Klonosphère.

Quand on joue une grosse partie de sa crédibilité dans un style ultra technique, il faut un son soigné qui puisse mettre en valeur chacune des frappes (chirurgicales), chaque changement de tempo, chaque accord, chaque note, les moindres secondes doivent être sublimes et c'est le cas ici. Cette production ne pouvait de toute façon ne pas être «moyenne» car en plus de taper dans le djent, Kadinja alterne chant lourd et chant clair, plaçant des mélodies ciselées («A november day»,

«Ropes of you»...) qui perdraient de leur force sans une clarté totale. Bref, de ce côté-là, c'est parfait. Côté technique, que ce soit vocalement ou instrumentalement, là encore, rien à redire, toutes les joyusetés propres au style traînent dans les compositions sans que celles-ci ne tournent à la démonstration, Kadinja n'oublie pas que le titre passe avant le talent de chacun et c'est assez appréciable quand les zicos sont aussi bons.

Si l'ombre de Meshuggah plane sur cet Ascendancy, c'est que le style est proche et que c'est la référence obligée, pour autant, les Franciliens sont irréprochables, se détachant du maître en apportant de nombreuses parties claires et mélodiques qui donnent du relief et permettent des respirations.

■ Oli



HEY SATAN

C'EST FRANK QUE L'ON CONNAÎT DEPUIS «TOUJOURS» AU W-FENEC QUI SE CHARGE DE NOUS PRÉSENTER SON ÉNIÈME PROJET : HEY SATAN. DEPUIS UNE VINGTAINNE D'ANNÉES, IL GÈRE LES FÔTS POUR DONNER LE TEMPO À SES DIFFÉRENTS GROUPES ET DÉBOULE AUJOURD'HUI AVEC UN TRIO STONER.

Est-ce qu'on peut dire que Hey Satan est un jeune groupe de vieux potes ?

C'est exactement ça ! On a commencé à faire du rock en 1993 avec François, le guitariste. Et Laurent nous a rejoint en 2003 dans Houston Swing Engine. Il a tenu la basse durant de nombreuses années, mais pour Hey Satan, il s'est remis à son premier instrument, la guitare. Donc oui, un jeune groupe de vieux potes, c'est une excellente définition.

Donc depuis 2003 vous jouez ensemble...

Oui, le trio que nous formons a commencé en 2003. 14 ans de rock avec ces crétins, c'est absolument insupportable ! [rires] Plus sérieusement, je pense que cette longévité est dû à une profonde amitié, parfois un peu trouble et sensuelle, et c'est peut-être cette tension sexuelle impalpable qui fait que nous avons beaucoup de plaisir à jouer ensemble.



Ca vous gêne quand on rabâche toujours le passé et des groupes qui existaient il y a 20 ans ?

Non pas du tout. Eastwood, Shovel, Houston Swing Engine, Songs of Neptune et Bloody Sailor sont des groupes dont nous sommes assez fiers. On a engrangé de l'expérience, fait des erreurs, fait des morceaux beaucoup trop longs, ouvert pour Helmet en 1995 et QOTSA en 2005, fait énormément de kilomètres, bouffé beaucoup trop de sandwiches triangles dégueulasses, joué avec Shovel sur Canal + en 99, quand c'était cool, et surtout beaucoup rigolé.

Se connaître, ça aide quand on démarre un nouveau projet même si le style est différent ?

Oui évidemment. On a des automatismes, qu'on essaie parfois de gommer en tentant de nouvelles choses. Mais pour Hey Satan, on s'est dit qu'il fallait faire ce qu'on savait faire : des gros riffs qui groove et des chansons courtes et efficaces. Et puis on répète beaucoup moins après 14 ans de vie commune. Une fois par semaine, dans ce local qui sent les pieds, c'est amplement suffisant.

Vous avez mis combien de temps pour composer l'album ?

Ce disque, c'est l'achèvement de toute une vie de dur labeur, un écrin de caca sur lequel nous avons posé nos émotions... voilà ce qu'on dira aux Grammy Awards ! [rires]. Non, on a commencé en 2014, le disque était terminé en août 2016, 2 ans c'est pas mal, surtout quand on sait que François n'avait jamais chanté de sa vie avant Hey Satan.

Mettre «Satan» dans un nom groupe n'est-il pas devenu «trop passe-partout» ?

J'ai envie de te répondre : Mettre «Passe-partout» dans un nom de groupe n'est-ce pas devenu trop satanique ? Mais comme je n'ai pas envie d'avoir des problèmes avec le lobby des dwarfs de France, je te répondrais que non, ce n'est pas passe-partout. Si tu regardes ça de plus près, tous les noms de groupes sont idiots. La Femme. Sérieux ? La Femme. C'est pas terrible comme nom de groupe. Les Reines de l'âge de Pierre ? Les Pierres qui roulent ? DJ Serpent ? Peace n Lové ? Je crois que je vais m'arrêter. La Femme quoi.



Pourquoi jouer aujourd'hui dans cette veine stoner après être passé par de nombreux autres genres ?

On a découvert le stoner en 1992 avec François, en achetant par hasard le Welcome to sky valley de Kyuss dans le seul magasin de notre petite ville. Du coup, je pense qu'on a toujours été influencé par les riffs de Josh Homme et le stoner en général. Perso, je vénère Led Zeppelin depuis mes 14 ans et Rage Against the Machine est un groupe qui nous a marqué à nos débuts... et encore maintenant d'ailleurs. Du coup, si tu écoutes tout nos projets, y'a toujours un ou deux riffs influencés par les groupes précités. Et comme on aime les riffs de la mort et les rythmiques qui groove, tout ça s'est retrouvé assez naturellement dans Hey Satan.

Vous ne l'éviterez pas, à qui voudriez-vous être comparés ?

À Emmanuel Macron, mais aussi QOTSA, et pourquoi pas La Femme (rires). Et Marvin Gaye aussi, parce que Laurent et moi, on groove comme son backing band période What's going on.

L'artwork est un peu une caricature du stoner un peu psychédélique, c'est pour affirmer le genre dès le visuel ?

Je vois ce que tu veux dire, mais je n'utiliserai pas le mot caricature. C'est plutôt un hommage aux belles pochettes et affiches psyché de la fin des 60's, faites à la main, par de vrais artistes, et pas des graphistes. On voulait un truc chaleureux, qui claque, avec du orange, du noir, des nibards et un petit clin d'œil au triangle utilisé par le 13th Floor Elevator sur leurs pochettes.

Facebook ne vous a pas censuré, vous êtes déçus ?

Évidemment ! D'ailleurs, Mark Zuckerberg, si tu lis W-Fenec, tu n'es qu'un cocksucker motherfuckin pièce of shit and you have une vilaine peau. Voilà. Je vous écrirai depuis Guantanamo.

L'enregistrement s'est fait avec Serge Morattel, c'était un choix évident ?

Oui ! Serge a enregistré un de nos meilleurs albums en 2004 (The tiger flamboyant de Houston Swing Engine). Après avoir enregistré quelques disques en Espagne avec notre pote Santi Garcia, on s'est dit que ce serait bien de revenir vers Serge, qui est : 1) Le mec le plus cool et le plus gentil du monde. 2) Un mec qui n'a pas peur d'essayer des trucs en studio et qui fait des productions monstrueuses. 3) Un mec drôle.

Signer avec Cold Smoke Records, c'est là aussi une histoire d'amitié ?

Oui capitaine ! Marie est une amie de longue date, et on avait vraiment envie de travailler avec des gens passionnés, des gens qui bossent dans la musique par pur plaisir, et pas pour se faire du fric et manger des petits fours aux Swiss Music Awards. Ils font ça bénévolement, et ils le font mieux que beaucoup de professionnels. Et puis aussi on avait pas le choix, y'a quasiment plus aucun label indé en Suisse (rires).

C'est Hummus Booking qui s'occupe de vous trouver des concerts, il y a des dates de prévues ?

Oui, des dates, des figues, on aime les fruits secs. Le vernissage aura lieu le 28 janvier à Cully, ensuite on enchaîne avec deux festivals en Suisse Romande en février et en mars. Et normalement, on devrait se faire des dates cools avec des groupes de Cold Smoke Records. On se réjouit.

Merci Frank, merci les Hey Satan, merci à Helena chez Domino Media.

Photos : DR

■ Oli

HEY SATAN

Hey Satan (Cold Smoke records)



Depuis le début des années 90 et Eastwood, Frank (batter) et François (guitariste) jouent ensemble, le troisième larron du projet Hey Satan, c'est Laurent, bassiste quand ils retrouvent ces deux-là 10 ans plus tard en 2003 pour Houston Swing Engine. Il est désormais guitariste car le trio a préféré doubler les guitares que de trouver un bassiste. Autre changement, François a pris le micro pour assurer un chant qui colle parfaitement aux ambiances sonores, à se demander pourquoi il ne l'avait pas fait avant... Monté en 2014, il n'aura fallu que deux ans pour ces Suisses habitués au rock system pour enregistrer leur premier album (avec Serge Morattel, dépositaire d'un certain son et ce ne sont pas Jack & The Bearded Fishermen, Knut, Head-charger, Shora, Membrane ou Impure Wilhelmina qui diront le contraire) et signer chez Cold Smoke Records (Lilium Sova, Ogmasun, Das Röckt...).

«Clairement» stoner dans son ensemble, Hey Satan a travaillé le son pour lui donner ce grain qui fait si classe et vous estampille le style d'un groupe en un instant, en l'occurrence, une ambiance un peu crade, granuleuse, seventies qui fleure bon le hard rock de papa (l'instrumental «This meat stinks, honey !» doit contenir quelque chose comme 97% de gras), ce que les plus

jeunes ont préféré appeler stoner donc... Aux gros riffs se surimposent de grosses mélodies et une rythmique qui font qu'on adopte tout de suite le trio, carrément efficaces, ils jouent des gimmicks et des codes du genre pour emporter l'adhésion. Sur cette base old school, il ne faut pas creuser loin pour trouver quelques ajouts «modernes» comme des effets de chant («Sunshine blues», «Black flags down») ou des approches plus métal («Legal aspect of love»).

Ce premier opus éponyme ravira donc les amateurs de saturation et de groove, Hey Satan est la preuve que la Suisse n'a pas besoin de soleil pour faire du desert-rock mais aussi qu'on peut remonter le temps en fermant les yeux (encore que la pochette participe à l'immersion) et en écoutant de la musique.

■ Oli



MONSTERNAUT

Monsternaut
[Heavy Psych Sounds]

Monsternaut est un trio finlandais qui se réchauffe en usant les médiateurs et les pédales de distorsions pour faire un stoner ultra péchu non dénué de mélodies. Ce premier album signé chez Heavy Psych Sounds (Black Rainbows, Duel, Nick Oliveri, Karma To Burn...) est la réunion de leurs deux premières sorties (elles aussi éponymes) à savoir un EP (5 titres, 2014) et leur démo enregistrée après seulement quelques mois de répétitions (4 titres, 2012). Plus bruts, ces premiers émois sont aussi enregistrés avec moins de moyens et de façon trop sourde pour en profiter autant que les plus récents. Il faut dire que ces cinq premiers morceaux sont assez géniaux, ils réunissent tout ce qu'on aime dans le rock sudiste entre saturation aux petits oignons, gimmicks qui font claquer les cordes, mélodies accrocheuses par un chant facilement identifiable et rythmiques en mode poids lourds. Ajoute quelques passages plus épiques («Mountain doom») et il y a de quoi avoir un groupe qui devrait se faire un nom... On attend désormais du son frais pour être certain que Monsternaut puisse tenir sur la longueur.

■ Oli



PALACE OF THE KING

Valles marineris
[Listenable Records]

Palace of the king - récent groupe de hard rock psychédélique - a sorti l'été dernier une nouvelle galette : Valles marineris. Premier titre de l'album, «Beyond the valley» témoigne de deux choses. Premièrement, les Australiens sont des musiciens qui ne manquent pas de gouache. Deuxièmement, innover ou se démarquer sur le terrain du hard rock des années 70 est une entreprise de taille. La formation met donc les bouchées doubles sur «Black cloud» en s'appuyant sur les voix conjuguées de Tim Henwood et de Leigh Maden. «The bridge of the gods» permet à la chanteuse guitariste Leigh Maden de poser un solo rapidement relayé par le clavier de Sean Johnston. L'expérience est renouvelée de façon plus marquée sur «We are vampires». Les essais sont multiples mais Palace of the king ne surprend pas. Tout ce que la formation propose a été fait et refait. Le milieu de l'album pointe le bout de son nez et la sauce n'a pas prise. En live, des morceaux comme «The empire of the sun» doivent certainement gagner en intensité et faire plus d'un heureux. Au pays des kangourous, le hard rock a donné naissance à des géants tels que AC/DC, Rose Tattoo ou encore Airbourne ; Palace of the king aurait sans doute bien aimé être du voyage mais n'est pas de l'étoffe des héros.

■ Julien



HUNDREDS

Wilderness
[Embassy of Music]

Après un Aftermath automnale, Hundreds semble être entré dans l'hiver avec Wilderness, les tons sont moins chaleureux, on a des nuances de gris, du vent, une lumière blafarde et les sons électro ont pris le dessus sur le piano. Pour autant, le duo teuton n'en est pas devenu froid, Eva a conservé tout son pouvoir d'envoûtement, sa voix porte les titres au-delà des styles (pop, trip hop, électro) imprimant au riche travail de composition une identité remarquable. Sur certaines plages, on a l'impression que le chant est arrivé comme une bénédiction qu'il a ensuite fallu parer de musique, habiller de sons pour ne pas le laisser seul, même sur les passages les plus pop, instruments et textes ne sont pas toujours à égalité («Un-unify»), le boulot de Philippe étant constamment de mettre en lumière les capacités d'Eva. N'empêche qu'il en résulte un album d'une incroyable finesse où chaque seconde est ciselée et d'où il ressort un sentiment de bien-être, une zénitude absolue. Bulle de douceur protectrice, Wilderness nous isole des ondes négatives, on en a parfois bien besoin...

■ Oli



FAREWELL

Sequoia
[Hesat Recordings]

Un peu moins de deux ans après son premier album remarqué *Living ends*, Jibé Calluauud revient dans nos oreilles avec *Sequoia*, un bel et grand arbre où sont gravés différents prénoms qui ont tous leur histoire (oui, aujourd'hui «Tenk» peut être un prénom). Du trip-hop électro («Gabrielle») au métal indus sauvage («Jeanne») en passant par des sonorités tout droit venues de jeux vidéos («Mia») ou la pureté d'une ballade chant/piano (le déchirant mais sublime «Eloise»), l'ex-April touche toujours à tout avec talent. Repoussant les limites de son inspiration, il s'autorise toutes les aventures, autant d'explorations musicales qui procurent un vaste éventail de sensations toujours positives parce qu'il est très agréable de se faire embarquer dans des ambiances aussi variées quand c'est aussi bien fait. C'est tellement propre et naturel qu'au final je ne sais même pas dire quel *Farewell* je préfère, si c'est celui qui bastonne, si c'est celui qui cajole, si c'est celui qui expérimente, non, ça doit juste être celui qui multiplie les pistes pour mieux brouiller et figer une identité insaisissable.

■ Oli



SHILPA RAY

Last year's savage
[Northern Spy Records / Modulor]

Le festival Les Femmes S'en Mêlent est un bon vecteur de découvertes musicales où féminité et éclectisme sont mises en avant. Bien que nous n'ayons jamais eu l'occasion de participer à cet événement qui fêtera sa 20ème édition en mars prochain, sa prog' permet de mettre la main sur de véritables petits bijoux musicaux, dont Shilpa Ray qui a eu l'honneur de pouvoir montrer tout son talent l'année dernière. La chanteuse New-Yorkaise a sorti *Last year's savage* il y a presque 2 ans, son 1er album solo après un EP en 2013 et une carrière en groupe qui n'a visiblement pas totalement rassasié ses envies de création (*Forest Fire*, *Beat The Devil*, *Shilpa Ray and Her Happy Hookers*). Sorti avec un an de retard chez nous, cet album porte haut les couleurs d'une pop-rock sombre mêlant délicatesse, mélancolie, rage et désespoir. Un vague à l'âme déployé avec force grâce à une voix absolument exceptionnelle. Et disons le clairement, c'est l'atout numéro un de ce disque. Car même si musicalement c'est éblouissant, on est directement conquis par la sincérité artistique de cette demoiselle. Il n'y a pas que nous car Nike Cave la décrit comme «l'une des artistes les plus phénoménales qu'il ait vu ces dernières temps», ajoutant qu'«elle va devenir énorme». On n'en pense pas moins.

■ Ted

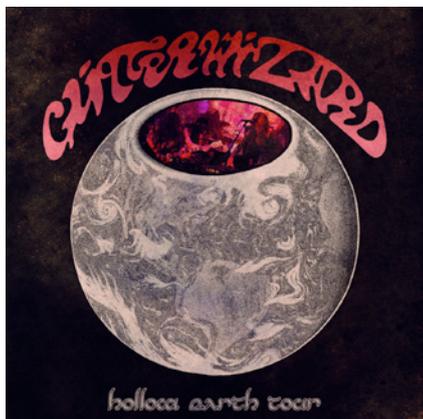


CALL ME CHERRY

Elusive
[Autoproduction]

Pas très amateur de funk ou de voix soul, je me suis laissé embarquer par Elusive, premier opus des Call Me Cherry, un quatuor strasbourgeois qui bénéficie d'une solide base pop rock pour ratisser large... et donc me prendre dans ses filets. Cet opus reprend les titres de leur deuxième EP (*Wild & messy* paru en 2015) et double la mise pour un ensemble très homogène ultra chaleureux. Son de la guitare satiné (avec une petite disto quand il faut («Fight it», «Funk it»)), rythmes arrondis, voix douce dans un très bon anglais, voilà les ingrédients de cette réussite. Forcément, je préfère quand c'est un peu plus rock n roll («High mind», «Greenstone» et son final assez sludge) et quand Lara ne nous sert pas une séance de vocalises («Tender») mais encore une fois, l'ensemble se tient et les différentes pistes essayées par le groupe (qu'elles plaisent ou déplaisent) donnent du relief, un certain mouvement qui permet d'éviter l'écueil de la monotonie, surtout avec une voix aussi marquante. Le brouillard de l'hiver t'invite à rester chez toi ? Si tu veux te laisser envelopper chaudement par autre chose qu'un plaid de mamie, essaye Call Me Cherry.

■ Oli



GLITTER WIZARD

Hollow Earth tour
[Heavy Psych Sounds]

Typo psychédélique, artwork improbable, nom de l'album écrit en mode runes elfiques (en même temps quant tu t'appelles «magicien brillant»...), orgue Hammond à tout va, distorsions hard rock, intro au synthétiseur, pseudos ridicules, j'ai beau vérifier, ce Hollow Earth tour est bien sorti fin 2016 et non pas en 1972. Les Californiens jouent avec les codes du stoner psychédélique et les clins d'œil appuyés aux seventies depuis 2009 et arrivent à transformer ce qui peut paraître être des fautes de goûts en titres qui font plaisir à entendre... Ainsi, sur le papier, «UFOLSD» commence de la pire des façons qui soit (gros synthé, rythmique bourrine, effet qui traîne, voix gonflée de reverb') et se transforme peu à peu en morceau complètement trippant. C'est là toute la force de Glitter Wizard : réussir à nous faire pénétrer leur univers (et avoir envie d'y rester) alors qu'il semble daté et trop perché pour être accessible. Ceci dit, tout n'est pas réussi mais il faut certainement passer par les affreux chœurs de «Sightseeing with admiral Byrd» pour bénéficier de la rage vocale de «The hunter». Si un trip spatio-temporel ne te fait pas peur, tu peux tenter l'expérience et faire ce petit tour de Terre creuse.

■ Oli



STRAYBIRD

In transit
[Banzaï Lab / Believe / Alter K]

Straybird est une jeune artiste de musique électronique d'une vingtaine d'années familière à la composition d'ambiances féériques, oniriques voire célestes. Passée par l'élaboration de bandes-son de jeux vidéo, elle s'envole de ses propres ailes en 2013 afin de créer un univers sonore personnel avec la sortie d'un premier EP, Experiment with elements et des remixes de plusieurs morceaux d'artistes (Fakear, Guts, Senbei, M.A Beat !). Vers la moitié de l'année 2016, elle lance un nouvel EP intitulé In transit qui est censé être le marqueur de sa progression. Ce dernier démontre surtout un travail sérieux et la facilité qu'a la demoiselle à manier les pads, la boîte à rythme, l'échantillonnage et le sampling. Son monde construit autour de sons hétérogènes, rappelle à la fois le mouvement ethnic electronica, le trip-hop, l'EBM et l'ambient et renvoie aux œuvres d'artistes comme Filastine, Samifati, Fakear, Jean Du Voyage ou Superpoze, pour ne citer qu'eux. Si ces derniers te parlent, tu n'as plus qu'à te jeter sur le compte Soundcloud de Straybird ou sur les plateformes de streaming. Tu pourras même y découvrir son nouvel EP, Dwarf planets, sorti en novembre dernier. Ah, la jeunesse sonique...

■ Ted



KENOSHA BIRD

Oneida
[Autoproduction]

Pas sûr que ça parle à beaucoup de monde mais Kenosha Bird est une des suites de Kraken Oxen... pour ceux qui se souviennent de ce groupe, une alerte qualité vient d'être déclenchée, les autres doivent leur faire confiance et se plonger dans ce premier EP intitulé Oneida (davantage en hommage à la communauté utopiste qu'au groupe de Krautrock à mon avis). Le quatuor distille un post rock suave qui s'impose rapidement, comprends par là qu'il ne joue pas en boucle 107 fois le même riff pour installer une ambiance, les titres sont plutôt courts (trop pour «Keyhole» mais aussi pour le plus long et excellent «Citizen bird and the walking trees») et si quelques schémas se répètent, c'est pour mettre en avant d'autres instruments et d'autres notes ou pour mieux jouer sur les déclinaisons. Le groupe module les températures et les rythmes en gardant en fil conducteur une sonorité qui lui est propre, un notamment un grain de guitare (dans le même ordre d'idée que l'identité donnée à ses musiques par Mogwai pour Les revenants). Si tu as besoin d'évasion, embarque avec Kenosha Bird et laisse-toi dériver au gré de leurs plans (d'eau), un voyage rafraîchissant t'attend.

■ Oli



EF / TINY FINGERS

V yu
[Pelagic Records]

Aliciasse et eaque di audaes mossi Pelagic Records semble se faire un malin plaisir à unir ses artistes le temps d'un split (Råångest ou Transcendental ces derniers mois) pour faire découvrir un peu plus leur catalogue, ici, pas de grosse machine comme Cult of Luna pour attirer la lumière mais deux combos estampillés post rock qui se livrent sur une quinzaine de minutes chacun lors de ce V yu (c'est le nom du dieu du vent hindou). Les trois premières plages sont pour Ef, combo suédois qui oscille entre rock expérimental (avec un peu de chant pour «Hiraeth»), psychédéisme tout droit venu des seventies («Sju») et post rock classique et classe («11 shots and a sudden death»), trois visages assez différents qui laissent perplexe, ce split est clairement l'occasion pour eux de faire des tests, si le titre halluciné est très dynamique, c'est quand même le calme et reposant instrumental que je préfère. Il sert en plus de jonction avec les deux pièces apportées par Tiny Fingers, groupe israélien qui donne sans partage dans le post rock, avec un «Sanhedrin» plus enjoué que «Dust» et des sons très soignés (les distos des guitares) qui font que s'il y avait match, ils sortiraient vainqueur de cette belle rencontre.

■ Oli

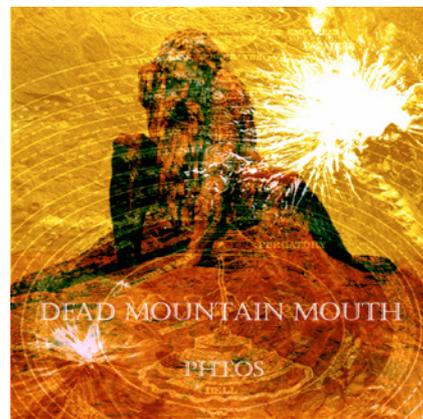


DETOXED

Modern slavery
[Send the Wood Music]

L'entité Detoxed a vu le jour en 2009 mais une partie du travail effectué avant 2015 (comme l'EP It was written in blood) a dû être recommencée suite à un bouleversement de line-up : Laurent (leur chanteur mais aussi celui de Hord à l'époque) quittant l'aventure. C'est leur guitariste David qui a hérité du micro et si on le sent pas très à l'aise sur le growl, il a toutes les qualités pour assurer ce chant énervé qui sied si bien au thrash. Le son est très propre, si ce n'est ce chant growlé très assourdi qui ne ressort pas autant que l'autre et semble du même coup brouillon, et met en valeur les qualités techniques des Montpelliérains qui maîtrisent leurs instruments et les indémodables codes du genre. C'est d'ailleurs devenu ma critique rituelle, certes le groupe fait bien son truc (voire très bien sur «Human drift» ou «Destroyed lands») mais il n'apporte pas grand chose de plus, la seule vraie originalité, on la trouve dans le soin apporté au visuel, c'est en partie grâce à cela qu'ils sortent un peu du lot (pitié, les autres, arrêtez avec votre inspiration venue des années 80). A surveiller tout de même...

■ Oli

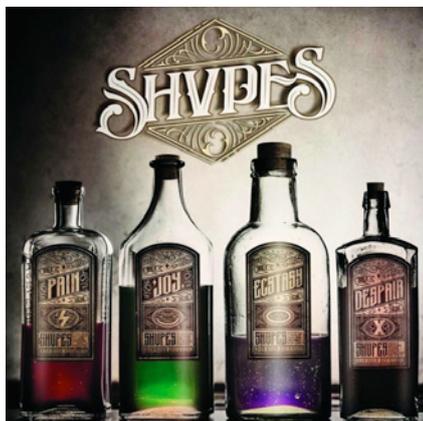


DEAD MOUNTAIN MOUTH

Phtos
[Peccata Mundi Records]

Dead Mountain Mouth, le projet solo de Lundi Galilao (A Very Old Ghost Behind the Farm), s'était révélé avec Loka puis avait continué sa route sans s'occuper de nous avec Crystalline (2012) et Viae (2014), le revoilà dans nos oreilles avec Phtos, un album qui sent bon le soufre et où le toulousain varie les plaisirs (dans la musique, en plus de s'occuper de la bonne prod' et de l'artwork). Depuis la ballade saturée avec un chant presque clair jusqu'aux assauts death métalliques les plus obscurs, on passe d'une ambiance à l'autre tout en simplicité et sans que l'ensemble n'en... souffre. Si sur la première partie du disque, il est évident que les morceaux n'aient pas la même teinte, sur la deuxième, qui consiste en une seule épique piste de vingt minutes («The waste land»), la progression et les enchaînements sont inspirés conférant à Phtos une vraie puissance narrative (j'aurais aimé pouvoir trouver les paroles quelque part dans le digipak...). Avant ce dénouement magistral, on aura profité du jeu sur les chants («Born from the tides»), de la chaleur instrumentale («A call», le sermon post rock «Sermon in monte»), de riffs tournoyants appuyés par une rythmique puissante («Burst», «Axis mundi») et d'un tas d'autres trucs concoctés par le fertile esprit de Dead Mountain Mouth.

■ Oli



SHVPES

Pain. Joy. Ecstasy. Despair.
[Spinefarm Records]

En quelques années, le combo anglais Cytota avait réussi à se faire un petit nom outre-Manche avec en point d'orgue de leur carrière une participation au Download Festival 2014. C'est quelque temps après que leur chanteur a décidé de quitter le groupe et qu'ils ont offert le micro à Griffin Dickinson, oui, le fils de Bruce... Nouveau chanteur, nouveau nom (Shvpes) et orientation métalcore à fond les ballons. Sans l'arrivée du «fils de», peut-être que Spinefarm Records n'aurait pas signé pour l'album Pain. Joy. Ecstasy. Despair. mais pour autant, le groupe tient la route (il vaut mieux quand on tourne avec Finch, Bring Me The Horizon, Bullet For My Valentine ou 36 Crazyfists). Si dans les pièges inhérents au style (des mélodies parfois mielleuses, des chœurs téléguédées), il ose quelques expériences comme quelques phrasés rap super véner assez bien tenus («Two minutes of hate», «God warrior»), avec des riffs venus d'un peu tous les horizons (du néo au hardcore) et même des passages en son clair, l'ensemble s'écoute assez facilement. Les jaloux trouveront certainement plus de défauts que de qualités à cet opus mais il semble évident que dans la famille Dickinson, on a le chant dans le sang.

■ Oli

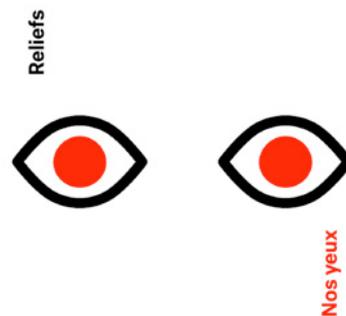


THE CHIKITAS

Wrong motel
[Deepdive Records]

Si tu kiffes le rock féminin frénétique opéré avec une guitare grassement crue et une lourde batterie pilonnée, le tout chanté avec une voix éraillée et perçante, alors jette-toi de suite sur Wrong motel, le troisième disque du duo suisse The Chikitas. Formé en 2011 à Genève, ce groupe donne une leçon de rock n'roll aux saveurs punk et grunge à la communauté des chevelu(e)s (ou pas) et en profite pour rendre hommage au travail amorcé par les Runaways et poursuivi dans les 90's par L7 et bien d'autres encore. Enregistré dans l'Arizona par Jim Waters, un producteur ayant bûché sur le son de The Jon Spencer Blues Explosion, The Little Rabbits ou The Married Monk, Wrong motel garde une stature sonore et une unité irréprochable tout au long de ses douze titres, tout en variant habilement les rythmes, les ambiances, les riffs, et les chants (à ce titre, le second chant assuré par la batteuse Saskia est intelligemment géré : ni trop, ni pas assez). L'avantage avec ce genre d'album, c'est qu'aucun titre ne se détache et que tu peux te taper le luxe d'éviter d'en choisir un pour le faire découvrir à tes amis. À moins que tu n'aies déjà vu les clips d' «I wish you mine» et «My playground» ?

■ Ted



RELIEFS

Nos yeux
[Antipodes Music]

Depuis 2014, le trio canadien Reliefs offre régulièrement ses compositions, en octobre 2016, c'est un album complet qui sort avec comme titre Nos yeux et si ce sont les premiers touchés par la délicatesse et la pertinence du combo, ce sont bien nos oreilles qui s'affolent. S'il y avait du chant, ce serait certainement un énième combo pop-rock indie mais il n'y en a pas et pour autant, ce n'est pas non plus du post rock. Avec des titres courts, Reliefs ne joue pas sur la longueur, les répétitions ou les ambiances, ils vont directement à l'essentiel mettant en valeur leurs trouvailles mélodiques et un sens du rythme aussi à l'aise dans le contemplatif que dans la nervosité, un sens du rythme capable de les amalgamer et d'ajouter une dose de groove («Sans voix, ni toi»). Le combo se signale également dans l'emploi de distorsions, parfois un peu sales («La ruée vers l'aube»), certainement pour mieux sublimer la pureté des autres sons qu'ils viennent de la guitare ou du piano («Écouter le soleil», «Sentier»). Bref, si tu aimes quand le rock instrumental caline et démange, tu ferais bien de te plonger dans le regard de Nos yeux.

■ Oli



PHIL CAMPBELL AND THE BASTARD SONS

Phil Campbell and the bastard sons (Motörhead Music/UDR)

Phil Campbell est surtout connu pour être le guitariste du Motörhead qui vivait grâce à ses succès passés, arrivée auprès de Lemmy en 1984, il ne le quittera plus... Sentant la fin arrivée, le guitariste capitalise sur trois gaillards plus jeunes pour former un autre groupe : Todd, Dane et Tyla qui ne sont autres que ses propres fils, au chant, il recrute Neil Starr ?(ex-Attack! Attack!) et vogue la galère. S'inspirant des clubs de motards (option Sons of Anarchy), le gang se présente d'abord sous la forme d'un EP éponyme qui fleure bon la bière, le whisky, le cuir, la sueur, les groupies, les gros riffs et l'absence totale de prise de tête. L'essentiel c'est d'y aller directement, sans détour, on balance une rythmique, on colle une petite mélodie et un paquet de gros riffs, on fait durer un peu plus de trois minutes et on passe à un autre titre. Du bon rock un peu hard qui ne fera pas boîter les canards mais qui devrait permettre à la famille de s'incruster dans les salles et les festivals où les titres majeurs de Motörhead seront repris.

■ Oli



DANCERS IN RED

Move & sting
(Autoproduction)

Le trio toulousain Dancers In Red égaie les baffles de son power-rock depuis 2010 et une série d'EP défendus dans l'hexagone notamment à travers les bars, les premières parties de «pointures» françaises (Gaëtan Rousset, Mademoiselle K) ou les tremplins (Ricard SA Live Music). Comme Matthieu (chant, guitare), Marion (basse) et Guillaume (batterie) sont plutôt du genre à ne pas brûler les étapes, ils nous proposent un nouvel EP de trois titres intitulé Move & sting. Trois titres aux humeurs différentes qui montrent l'étendue du talent des Toulousains. Talent d'interprétation d'abord, avec un riffing impeccable conscient de la volonté du public rock français d'entendre quelque chose qui va à l'essentiel, simple et efficace, et avec un chant doté d'une impressionnante maîtrise de l'accent anglais et d'une justesse remarquée et remarquable. Et puis un talent de composition, où la recherche musicale est vampirisée par le souhait de montrer à la face du monde sa propre identité rock, tout en devinant tour à tour à l'écoute du CD les influences du groupe. La liste est longue, mais en une diffusion, j'avais déjà noté les noms des Lemonheads, Band Of Horses, The Vines. Bref, de la bonne chaleur électrique parfaite en ces temps de froid.

■ Ted

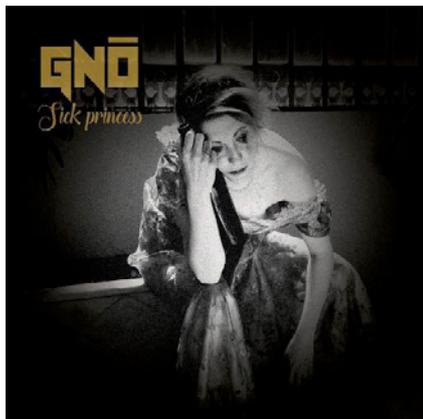


MUHADIB

In equilibrium
(Autoproduction)

Ensemble éparpillé, voix mal assurée, sons de distorsions un peu brutes, quand j'ai reçu le premier EP de Muhadib en 2013, je lui ai trouvé quelques défauts qui n'ont pas déclenché la chronique, les Montpelliérains ont depuis pas mal bossé et In equilibrium, leur troisième sortie, sous forme d'un nouvel EP, mérite qu'on s'arrête quelques instants. Le style est plus affirmé, les sons plus travaillés, la voix aiguë est toujours sur le fil (et pas loin de tomber dans le ravin Muse sur «It belongs to us») mais tient son équilibre, sait se faire rassurante et même s'effacer (l'interlude «Le monde, aujourd'hui» et le bel instrumental «Chaophonics») pour laisser la place à la guitare, la batterie, au clavier... En «bonus» et sixième titre, on a une version remasterisée de «Grown up» parue initialement sur le EP précédent, un très bon morceau même si je lui préfère les petits nouveaux comme le nerveux «One million big bang's» ou «The scales» et son renfort de cordes qui se mêle joliment aux saturations. Peu à peu Muhadib se fait donc une place au rayon pop parfois hachée et distordue musicalement mais très mélodieuse vocalement.

■ Oli



GNÖ

Sick princess
[Send the Wood Music]

En 2014, on pouvait penser que Gnô appartenait au passé, Christophe Godin quittant l'aventure. Mais Peter et Gaby ne pouvait faire sans, ils ont débauché un autre talentueux guitariste pour reformer un trio, Djul [Inuendo]. Voilà donc un nouveau départ avec une Sick princess qui va se ranger quelque part entre Faith No More et Devin Townsend Project, l'ensemble gardant beaucoup de technicité mais sans se priver de mélodies. Alternant passages rock, métal et industriels, Gnô contrôle sa folie créatrice en évitant de se perdre avec de trop longs détours. C'est finalement quand le groupe reçoit des invités qu'il se lâche davantage, que ce soit avec l'instrumental «Gone with the strings» où est invité ... Christophe Godin ou avec «Moron» et son nuage de particules où résonne le chant plus sombre d'Arno Strobl [Carnival in Coal]. Le (poly) métal (un poil poli) de Gnô a les défauts de ses qualités, capables d'écrire des titres très fédérateurs et accrocheurs («Sick princess», «Secret»), il manque parfois un peu de tranchant pour nous marquer en profondeur...

■ Oli



DAKOTA SUITE & QUENTIN SIRJACQ

Wintersong
[Schole]

Enregistré live lors d'une série de concerts au Japon en 2015, Wintersong est avant tout une histoire d'ambiance. Ouatés et romantiques, les 11 titres se résument exclusivement à la performance de deux musiciens, Chris Hooson et Quentin Sirjacq. Un piano à queue, une voix, un tout fatalement cohérent mais également extrêmement linéaire, notamment au niveau du chant. On se demande d'ailleurs sans cesse pourquoi le duo n'a pas choisi de laisser une part plus importante aux titres instrumentaux, sur un album qui s'y prêtait pourtant parfaitement. Ce petit défaut, qui bloque clairement l'écoute à de nombreuses reprises, aboutit au final à un disque malheureusement dispensable. Une déception d'autant plus grande que l'artwork du disque est absolument superbe et le son cristallin et subtil.

■ Antonin



TELLMA

Swansong
[Autoproduction]

Depuis 2014, Bertrand [guitare, chant, claviers] et Laurent [chant] composent des titres pop folk, ils franchissent l'étape de l'enregistrement durant l'hiver 2015-2016 avec deux amis pour tenir la session rythmique, leur premier EP Swansong naît quelques mois plus tard. Au travers de cinq de leurs compositions, les Bordelais présentent leur amour de la délicatesse, des mélodies épurées («Summer showers»), du rythme («Swansong [the best work you've ever seen]»), de la chaleur des cordes, du mélange de riffs acoustiques et de notes distordues (le très beau «Don't slip away»). La voix assez aiguë sert de point de repère quand les couleurs ou le tempo changent, quand elle est doublée par une deuxième plus grave, on gagne une épaisseur ouateuse tout à fait confortable. En sixième piste, le duo ose reprendre «The show must go on», l'hymne de Queen sied bien à leur univers, trop peut-être, j'aurais encore davantage apprécié que Tellma surprenne avec une version plus pop folk dépouillée d'un hit plus mordant (ce n'est pas ce qui manque chez Queen). Pour découvrir le groupe, je te conseille donc davantage «Don't slip away» que cette (pourtant jolie) cover.

■ Oli



EKPYROSIS

The taste of shadow
(Autoproduction)

Il existe au moins cinq groupes de métal qui ont jugé que le terme grec équivalent à «destruction du cosmos» serait une idée originale comme nom, là, on s'occupe du cas des Français qui auraient peut-être du garder le «the». Ni power, ni black, ni death, leur registre est plutôt «alternatif» ou «moderne» voire «ouvert» car leurs approches sont multiples. Chant clair sur gros riffs, chant gueulé sur très gros riffs, solos mortels, breaks mélodiques où la basse sort les griffes, ambiances intallées en deux mesures qui volent ensuite en éclat, rythmes percutants... Le combo construit autour d'Aurélien (aussi à l'oeuvre dans Red Mourning d'où il a débauché la voix lourde de Jean-Christophe) touche à tout avec talent et se permet de parachever son oeuvre avec une très belle version acoustique de «Flowing sand», morceau titre de leur précédent EP. Un bel artwork, une production soignée, des compositions riches, avec The taste of shadow, Ekpyrosis se fait un nom. Un nom propre capable grâce à leurs indéniables qualités de se détacher de ses homonymes et de se détacher tout court de la masse de groupes qui font du métal.

■ Oli



FEWS

Means
(Pias)

Groupe cosmopolite (mais basé en Angleterre), Fews est un peu sorti de nulle part avec son premier album il y a de cela quelques mois. Peu de renseignements sur ses membres, dossier de presse rachitique : seule semble compter la musique, ce qui n'est finalement pas un mal. Alors parlons musique : avec sa basse caoutchouteuse, ses guitares entremêlées et ses rythmiques sèches, Fews évoque évidemment très vite les grandes heures du post-punk revival (Interpol, Bloc Party). Mais s'ils font dans le clin d'oeil appuyé, les quatre musiciens savent tout de même éviter assez subtilement la redite : la plupart des mélodies possèdent en effet une vraie fraîcheur («The zoo», «100 goosebumps»). «Ill », en fin de disque, propose même une direction un peu différente, plus expérimentale voire psyché, le titre ayant d'ailleurs été majoritairement improvisé et enregistré en live. Néanmoins si ce premier essai ravira sans doute les nostalgiques du temps où les groupes à guitares tenaient le haut du pavé (disons entre 2001 et 2007), pas sûr qu'il puisse à lui seul relancer un véritable mouvement de fond.

■ Antonin



GONE IS GONE

Echolocation
(Rise Records)

Pas convaincu par le premier album éponyme, Gone is gone, le deuxième, Echolocation, a tout autant divisé l'auditoire, certains qui avaient aimé le premier n'ont pas accroché celui-ci et inversement. J'ai donc laissé une nouvelle chance au produit et ... bah non, désolé, la sauce ne prend toujours pas. Accumuler les talents n'est pas un gage de réussite, dans ce projet, j'ai l'impression que les mecs ne prennent pas le temps de travailler leurs compositions, de les laisser mûrir jusqu'à ce qu'elles soient cohérentes. J'ai davantage la sensation qu'ils agglomèrent des bouts de morceaux qui n'ont pas été retenus dans leurs différents groupes et qu'avec ces chutes, ils font des titres un peu «alternatifs chelou» et que ça leur suffit. Gone is Gone serait ainsi une sorte de pou-belle où l'on recycle du Mastodon, du Queens of the Stone Age et de l'At the Drive-In. L'alchimie ne fonctionne pas, la sauce ne prend pas, certaines parties sont enthousiasmantes mais celles qui s'enquillent ensuite font retomber le soufflet faute d'une ligne directrice claire. Pour obtenir mon adhésion (ô combien importante), il faudrait donc que le combo fasse un tri dans leurs idées et laisse mijoter leurs titres avant de les retravailler encore et encore, ce que font quasi tous les groupes normaux en somme.

■ Oli

CALAVERA

À travers spleen & mascarades (Folklore De La Zone Mondiale)



À quelques semaines près, voilà à peine plus de 10 ans (déjà !) que A travers spleen et mascarades a réussi à voir le jour grâce au soutien collectif et mutuel de plusieurs labels agissants sous les signes du DIY et de l'autoprod'. Outre l'usure des posters et des coins de la pochette cartonnée à force de les avoir manipulés, que reste-t-il de cet indispensable album une décennie plus tard ?

Que d'« Aucun bandage » à « Ce qu'il reste », l'enchaînement des titres frise toujours la perfection. Que les instrus, certaines quelque peu rudimentaires, n'ont pas à rougir d'avoir franchi toutes ces années. Que nombre de scansionnements ont gardé de leur pertinence et de leur force, de leur tendresse et de leur sensibilité, aussi. Que face à la qualité des textes, il est tout à fait possible de souligner d'autres couplets que ceux ayant retenu l'attention lors de la première rencontre avec ce disque de Calavera.

Pour la partie poétique et émotive, « la logique de l'incendiaire mort au bûcher / le surréalisme du boeuf qui dit merde au boucher » de « Sorti-e-s de l'ombre », « alors avançons, notre début est leur fin / sur les décombres de leurs geôles, nous ferons un festin sans fin » de « Résonance de fin de monde » ou « on vit pas au paradis, plutôt dans un monde de rats, prêts à se

bouffer les uns les autres de « 2004, dehors il pleut » provoqueront encore et toujours, tour à tour, émerveillement, courage ou désillusion. Puisque, au final, il s'agit de ça en écoutant Calavera : manier la haine et l'amour avec précaution, comme il le formule si bien lors de « J'observe » (« toujours à espérer l'amour et avoir peur de la mort »). Et puisque cet album détient d'autres textes d'une brûlante actualité, prémonitoires à l'époque de leur sortie, ce serait un sacrilège de ne pas les mettre en exergue. On songe à « Comment ils font ? » quand « c'est dans le meilleur des mondes possibles qu'ils veulent nous voir, génétiquement sans voyou / tout sera programmé sous surveillance, Huxley et Orwell ont bien vu ce qu'ils veulent faire de nous » est un préambule à « Sous contrôle » et « Subversion contre surveillance », titres portés par la suite avec le Collectif Mary Read. On pense à la dénonciation de l'Europe-« Forteresse » où « les partis nationalistes blancs font leurs pour cent sur la peur de l'immigration / et tout en haut la Commission donne ses directives » dont la thématique sera l'objet, toujours avec le Collectif quelques années après, du « Trajet d'une vie ». On voit en « Nous sommes » un texte ayant probablement inspiré -outre Hakim Bey et son livre « Temporary Autonomous Zone »- le mouvement des ZAD qui s'élaborent ici ou là : « nous sommes des marges devenant espace de liberté / plus qu'une fronde, nous sommes ce que vous appelez la marginalité / nous sommes un front perpétuel mais pas des creuseurs de tranchée ». Quant à lui, l'exercice de style « Ce qu'il reste » envoie une foule de baffes encore au goût du jour en ce début d'année 2017 : « combien de blessures pour que les parias se relèvent ? / subir des bavures pour que la jeunesse se lève ? » ou « toujours insoumis au système / toujours une révolte universelle qui n'en peut plus d'attendre », « toujours de sales affiches du FN / toujours des tabassages dans la nuit / toujours pas de bruit chez les soc'dem' ! ». Enfin il est bon de savoir qu'il est possible de dénicher, en cherchant bien, quelques rares exemplaires encore disponibles de ce disque hors du commun qui risque d'être d'une bonne aide pour franchir les dix années à venir... ■ Rémi

SEND THE WOOD MUSIC

BIRTHDAY PARTY 5 ANS



12€ EN PRÉVENTE
15€ SUR PLACE

CADEAUX
GOODIES
ET POÉSIE

TESS GNÔ LESSEN THE WALRUS RESISTS

20 FÉVRIER 2017 - 19H

ROCKSTORE



INTERVI«OU» : LOS DISIDENTES DEL SUCIO MOTEL

SORTIR D'EXCELLENTS ALBUMS N'EST PAS LE SEUL HOBBY DE LOS DISIDENTES DEL SUCIO MOTEL, ILS AIMENT AUSSI BIEN RÉPONDRE AUX INTERVIEWS ! VOILÀ UNE SÉRIE DE CHOIX PLUS OU MOINS CORNÉLIENS ET LEURS RÉPONSES TRANCHÉES...

LDDSM ou BDSM ?

Julien : Tu veux voir jouer LDDSM avec des gag balls et mes pantalons en latex ?

Nico : LDDSM quoi que certains ont déjà traduit ça en «Les Dieux Du Sado Masochisme»

Greg : LBDSM

Dany : LSDMM c'est le nom du groupe prononcé par quelq'un qui est un peu éméché. True Story.

Romain : Los Disidentes Del Sucio Motel, traduit un jour par «Les dissidents du motel qui suce»

The Valley ou le lac du Malsaucy ?

Julien : Celle-là, elle est rude. J'ai le coeur partagé entre Malsaucy, premier lieu de festival où j'ai foutu les pieds et où j'ai des souvenirs de dingues : Noir Désir, EODM lors de leur première tournée européenne, le meilleur show des Svinkels... et la Valley, parce que la Valley, c'est le Hellfest, la bière, les copains, les groupes de barbus trop cool... dur de choisir.

Nico : Je dirai qu'à ce jour mon coeur balancerait plus pour la Plage de Malsaucy, car ce concert était fantastique et cette scène a un coté magique. Mais il se peut que si tu me poses la question dans quelques mois, je te dise la Valley (rires). Je pense que ça va être énorme aussi !

Greg : La Valley bébéy

Dany : Pfiou ! C'est hardcore ta question ! D'énormes souvenirs sur la scène de La Plage mais j'espère en avoir des aussi bons au Hellfest. Donc pour l'instant, Malsaucy mais j'espère que le public du Hellfest fera encore mieux !

Romain : Malsaucy car c'est du vécu. La Valley c'est encore trop tôt pour répondre !

Kyuss ou QOTSA ?

Julien : Mais tu vas nous tuer. Bon, je dirais Kyuss pour avoir la guitare de Homme, la voix de Garcia et le groove Batterie de Bjork. Mais c'est dur !

Nico : Moi sans hésitation QOTSA. C'est vraiment LE groupe qui m'a donné envie de monter LDDSM. Et même si j'adore Kyuss pour les mêmes raisons que Baloo, je préfère l'inventivité de QOTSA même si des fois, elle leur a fait plus de mal que de bien. Mais Homme et Troy Van Leeuwen sont deux de mes guitaristes préférés.

Greg : QOTSA

Dany : QOTSA sans hésiter pour ma part ! C'est grâce à «Go with the flow» que je fais partie du groupe

Romain : QOTSA, c'est la base pour moi dans la découverte du Stoner, Kyuss est venu juste après !

«Departure» ou «Somewhere else to drive» ?

Julien : «Departure», sans hésiter



Nico : «Departure» aussi pour moi.

Greg : «Departure»

Dany : «Departure» !

Romain : «Departure», aucun doute possible!

Kurt Ballou ou Yann Morel ?

Julien : Yann Morel, pour son amour inconditionnel du Tabasco et des liqueurs régionales !

Nico : Deux ingés son fantastiques pour qui j'ai un respect immense. Même si Kurt Ballou reste une de mes idoles artistiques, Yann Morel est au dessus de tout ! C'est grâce à lui que LDDSM est ce qu'il est aujourd'hui. Le travail du son, des harmonies, de l'interprétation... On doit énormément à Yann. Et partager du temps avec lui est toujours un immense bonheur pour le corps et l'esprit.

Greg : Yann Morel

Dany : Yann Morel, pour le cœur !

Romain: Yann Morel car il nous a énormément fait progresser et il est aussi un des artisans du son LDDSM d'aujourd'hui.

Mos Generator ou Ape Machine ?

Julien : #ripplefamily

Nico : Petit penchant pour Mos Generator

Greg : Ape Machine

Dany : On ne touche pas à la famille !

Romain : Zed !

Massive Attack ou Flashfalcon ?

Julien : Flashfalcon !!! C'était et ça restera les copains les plus cools !

Nico : Flashfalcon évidemment. Le coté humain prime sur tout. On a passé des moments magiques avec ces mecs. On les aime ! En plus, Riton paye ses mojitos !

Greg : Flashfalcon

Dany : Flashfalcon pour la même raison que Yann !

Romain : Flashfalcon, vous nous manquez les mecs !

The Rifferees ou The International Unplugged Rock'n'Roll Society ?

Julien : IURRS !! C'est la famille musicale strasbourgeoise. On a vécu des trucs de fou avec ce petit projet !

Nico : Étant le seul participant de The Rifferees, la question s'adresse plutôt à moi. Mais je dirai quand même sans hésiter l'IURRS. Ma plus belle expérience live de ma vie, je l'ai vécu avec ce projet.

Greg : IURRS, si tu poses la question c'est que tu n'as jamais vu ce projet sur scène !

Dany : IURRS, encore une fois, c'est la famille !

Romain: IURRS, pour tous les moments magiques en répét' et sur scène passés avec notre famille musicale de cœur !

La Maison Bleue ou La Laiterie ?

Julien : Mudd Club !!

Nico : Arrff, t'es un vrai pervers ! Allez, la Laiterie, pour le local de répète et tous les beaux concerts que j'ai pu y voir et y jouer.

Greg : La Maison Bleue

Dany : La Laiterie Bleue

Romain : La Laiterie

«Le Bon, la Brute et le Truand» ou «Mon Nom est Personne» ?

Julien : Mon Nom est Personne ! Western spaghetti sous estimé, qui marque la fin du genre, écrit par Sergio Leone et musique de Morricone.

Nico : Le Bon, la Brute et le Truand, pour les dialogues cultes et la BO magique avec notamment «The ecstasy of gold» lié à mon attachement éternel à Metallica.

Greg : Le Bon, la Brute et le Truand, les répliques !

Dany : Le Bon, la Brute et le Truand

Romain : Mon Nom est Personne, pour Terrence Hill (sans Bud Spencer, RIP)

Robert Rodriguez ou Quentin Tarantino ?

Julien : Tarantino !

Nico : Tarantino sans hésitation.

Greg : Tarantino

Dany : Tarantino également !

Romain : Tarantino, si on ne compte pas The Hateful Eight !

Série B ou série Z ?

Julien : Série Z, pour se marrer avec les copains !

Nico : Série Z, beaucoup plus drôle.

Greg : Série B

Dany : Série Z

Romain : DBZ

Marx Brothers ou les Ramones ?

Julien : The Ramones, sans sourciller. Parce «Blitzkrieg pop», «KKK took my baby away», «Rock'n'Roll high school» et «Pet cemetery» !

Nico : The Ramones évidemment !

Greg : The Ramones

Dany : The Ramones

Romain : The Ramones

X-Or ou Rosco P. Coltrane ?

Julien : Ni l'un, ni l'autre... Mon truc c'était MASK ou TMNT !

Nico : Rosco ! A fond mec. J'étais fan de cette série. La

Dodge Charger, la voiture de mes rêves !

Greg : X-OR !

Dany : Jayce et les conquérants de la lumière... Best générique EVER !]

Romain : Rosco ! Parce que j'aimais pas le générique d'X-or quand j'étais gamin !

Amstrad ou Atari ?

Julien : AMSTRAD. Parce que le CPC6128 ! Quand j'étais gamin, ma mère refusait les consoles à la maison, du coup mon père avait acheté un ordi pour jouer. Et c'était le CPC6128. J'ai passé des heures devant cet ordi.

Nico : Bien que mon père soit informaticien, je n'ai eu ni l'un ni l'autre ... Mais pour la chanson, je dirait ATARI.

Greg : Atari, mais j'avais une ColecoVision.

Dany : ATARI ST avec North & South, Test Drive, Super Cycle, Mach III, Krypton Egg, Addictaball, Bubble Bobble, Rick Dangerous et Rainbow Island.

Romain : Amstrad ! J'avais un CPC 464 à cassettes! Mes premiers jeux vidéos, en nuances de vert !

Alsace ou Grand Est ?

Julien : Alsace. Pour moi le grand Est n'est qu'un appellation administrative. Mon cœur va à la Météor et à la choucroute.

Nico : Alsace évidemment ! Même si je suis Charentais à la base, je me sens beaucoup plus Alsacien que Grand Est..ois ? Est..ien ? Bref, cette appellation est toute pourrie.

Greg : Mais quelle question !

Dany : Elsass !

Romain : Grand Est, parce que je suis Lorrain et que j'habite en Alsace !

Parlement européen ou saucisse ?

Julien : Saucisse. Cf la question précédente !

Nico : Bah saucisse of course ! Choucroute power !

Greg : Saucisse. Parce que c'est drôle.

Dany : Saucisse une fois, saucisse de foie !

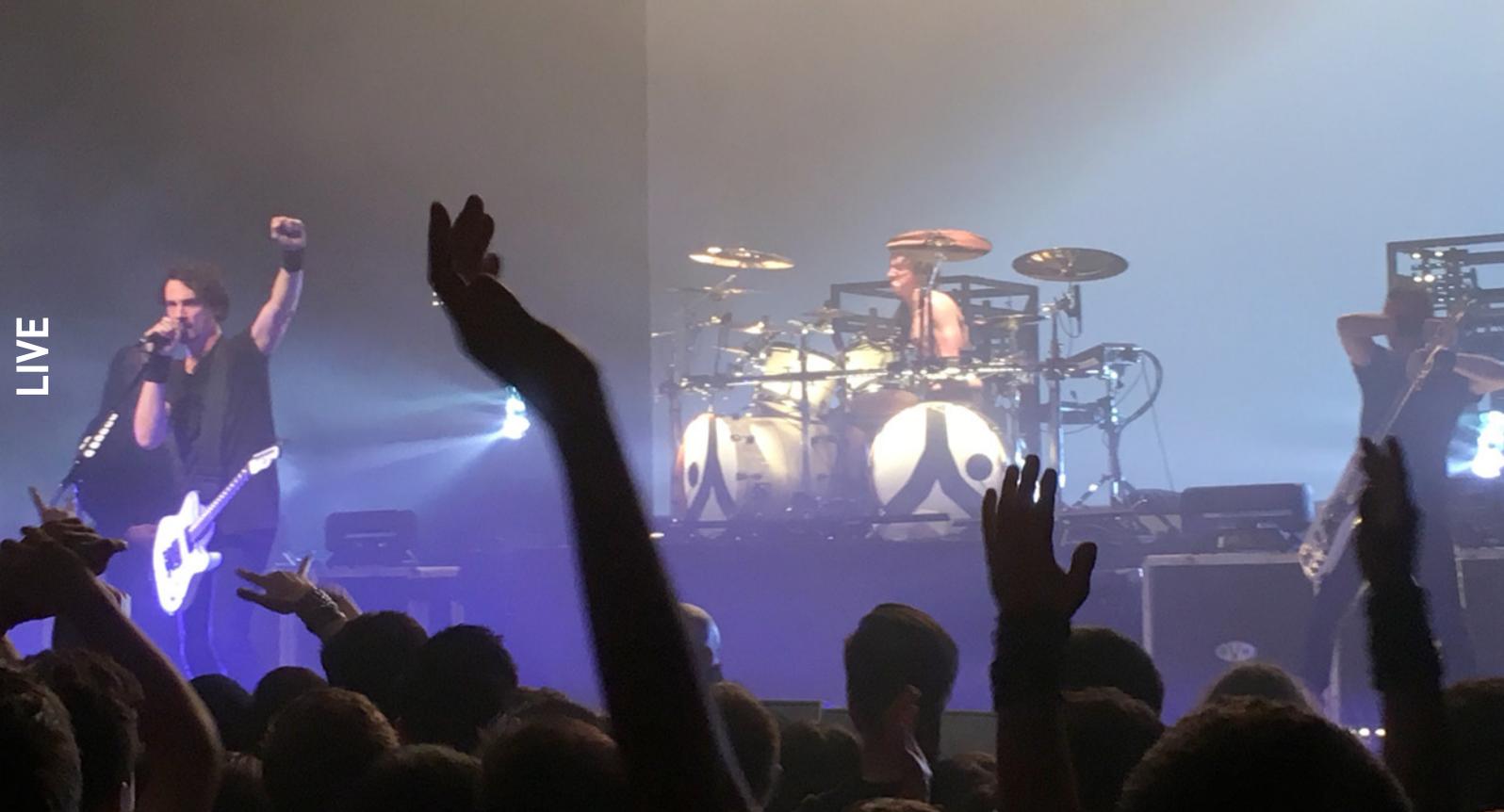
Romain : Saucisse, c'est évident !

Merci Claire (Purple Sage PR) et aux Los Disidentes Del Sucio Motel de s'être prêté au jeu de ces questions ... pas si perverses !

Photos : Bartosch Salmanski [128db.fr]

■ Oli





NOSTROMO / GOJIRA

FORT D'UNE TOURNÉE FRANÇAISE SOLD-OUT SUR JANVIER, LES LANDAIS DE GOJIRA FONT ESCALE À LYON POUR UNE BELLE SOIRÉE D'HIVER DANS LE CADRE DE LEUR MAGMA TOUR 2017 QUI VA POUR SÛR NOUS RÉCHAUFFER. LES AYANT VU EN LIVE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 2016 LORS DU HELLFEST, JE SAUTE SUR L'OCCASION POUR VOIR CE QUE DONNE EN SALLE LE PLUS INTERNATIONAL DES GROUPES DE METAL FRANÇAIS. ILS ONT ÉTÉ NOMINÉS DEUX FOIS AUX PROCHAINS GRAMMY AWARDS QUI SE TIENDRONT LE 12 FÉVRIER À LOS ANGELES, DANS LES CATÉGORIES « MEILLEURE PRESTATION METAL » ET « MEILLEUR ALBUM ROCK ». LA CLASSE. QUAND PAR AILLEURS J'APPRENDS QUE LES FRÈRES DUPLANTIER ONT FAIT APPEL À LEURS AMIS DE LONGUE DATE NOSTROMO, SPÉCIALEMENT REFORMÉS, POUR ASSURER LEUR PREMIÈRE PARTIE, JE NE PEUX QUE PROFITER DE CETTE BELLE OPPORTUNITÉ DE VOIR CES DEUX SUPER GROUPES EN LIVE. IMPRESSIONS.

Un poil à la bourre, il est tout juste un peu plus de 20h quand je pénètre dans l'enceinte du Transbordeur et déjà les saturations des guitares et les chants hurlés de Nostromo retentissent dans la salle. Les Suisses ont entamé leur set avec un puissant « Epitomize » pour mettre tout le monde d'accord dès le départ. La foule est déjà pas mal rassemblée devant la scène. C'est dire si la belle réputation des Genevois est toujours d'actualité, et ce malgré les onze années passées loin des salles de concert après leur split en 2005. Je les avais d'ailleurs loupés à mon grand dam à cette époque lors de leur passage au Cylindre de Larnod (dans le Doubs) en 2002, où le groupe avait partagé la scène avec MunkyPosse notamment. Cette soirée fait donc

office de séance de rattrapage pour moi. Les quatre membres du groupe occupent la scène magistralement et font bouger le public avec leur set survitaminé et énervé. Le grindcore pratiqué par ces Helvètes fait figure de belle leçon d'énergie et de rage. Point d'orgue de cette première partie de soirée pour moi, leur titre brutal « Sunset motel » tiré de Ecce lex où le public est littéralement déchaîné et enchaîne les circle pits. Leur frontman Javier est très communicatif et fait savoir au public que le groupe est très heureux d'être de retour sur scène. Après presque 35 minutes de musique surpuissante, Nostromo clôture son set par une reprise de Nasum, un bel hommage à ce groupe de grind suédois dont les Genevois étaient proches et dont le frontman,

Mieszko Talarczyk, qui avait assuré l'enregistrement de *Ecce lex*, est décédé en 2004 dans le tsunami en Thaïlande. Vous l'aurez compris, des premières parties de ce calibre, on en redemande et on peut chaleureusement remercier les Gojira pour leur avoir fait la demande de venir mettre l'ambiance ! Chapeau.

Le temps du changement de plateau, je profite de l'occasion pour me rendre au bar pour m'étancher ma soif de ce doux breuvage qu'est une bonne pinte de bière. Mon arrivée un poil tardive ne m'ayant pas permis de me désaltérer, il n'est surtout pas question d'entamer la suite des hostilités sans un passage par la case hydratation. Faut pas déconner ! Apéro !

De nouveau dans la salle du Transbo, bière à la main, j'essaie tant bien que mal de me rapprocher un maximum du devant de la scène tout en évitant de me retrouver dans le pit qui risque d'envoyer sévère dans quelques minutes. Mon petit gabarit risque en effet de valser rapidement en cas de mouvement de foule. Il est 21h passé de quelques minutes quand enfin Gojira entre en scène. Le combo entame sa prestation par un premier morceau de leur nouvel album *Magma*, « Only pain », parfaitement taillé pour le live avec son intro à la batterie blindée de double pédale, la marque de fabrique du groupe. Le son est énorme et d'une précision incroyable. Parfaitement équilibré, à la fois au niveau des instruments et du chant. Le ton est donné. La soirée se poursuit magistralement par un enchaînement avec le titre « The heaviest matter of the universe » tiré de *From Mars to Sirius*. Ce soir, Gojira va régaler. C'est clair. Le back-drop composé d'un écran géant sur lequel est projeté une scénographie très travaillée et adaptée à l'univers de chacun des morceaux proposés par le groupe ajoute une touche particulière au concert. Les Bayonnais poursuivent leur show avec la paire « Silvera » / « Stranded » qui étaient les deux premiers singles dévoilés de *Magma*. Leurs versions live sont tout bonnement monstrueuses, plus particulièrement « Silvera » qui reste pour moi le meilleur titre de ce dernier album. Passés ces premiers morceaux, Joe Duplantier communique avec le public pour prendre le pouls de l'auditoire. La réaction est unanimement positive, évidemment. Bien que le succès international soit au rendez-vous, le groupe semble rester humble et très accessible. En l'occurrence lorsque Joe évoque le chemin parcouru depuis leur date réalisée en première partie de *Machine Head* dans cette même salle, en 2001. Et que cette fois, ce sont eux les headliners de la soirée, sold-out qui plus est. J'ai vraiment eu le sentiment d'un groupe sur scène qui reste proche de son pu-

blic et qui garde la tête froide face au succès planétaire obtenu ces dernières années à la force de leur travail. Respect. Pour ajouter à cette belle attitude, le groupe a donné une belle mise en lumière de leurs potes de *Nostromo* qu'ils connaissent depuis plus de 15 ans. Là encore, la marque d'un grand groupe. La suite du set est très variée et Gojira propose des morceaux qu'il pioche un peu partout dans son impressionnante discographie, même si évidemment ce sont les titres de *Magma* qui sont en plus grand nombre. Normal, le groupe est quand même là pour en assurer la promotion. A noter que cette set-list a été calquée à l'identique stricto-sensu sur l'ensemble des dates de leur *Magma Tour* français. Il n'en demeure pas moins qu'elle tient sacrément bien la route. Des morceaux tels que « Backbone », avec sa fin retravaillée sur celle de « Remembrance », ou encore « Flying whales » font toujours autant leur effet en concert. A ce propos, je n'aimerais pas être une cymbale de Mario, ça doit faire sacrément mal ! Et pendant qu'on parle de batterie, quelle prestation de ce batteur. Il est carrément impressionnant ce mec. Moi qui suis un modeste batteur amateur à mes heures, j'ai été scotché tout le long de ce concert par sa qualité technique et la précision de son jeu. Tout cela sera d'ailleurs mis en avant à l'occasion d'un solo de batterie, le temps aux autres membres de se reposer quelques minutes. Le groupe assurera encore trois titres après ce dernier. Les lights s'éteignent, les quatre frenchies quittent la scène alors que le public scande des « Gojira » qui incitent au rappel. C'est tout d'abord Joe qui remontera sur les planches, en proposant un solo de guitare, avant d'être rejoint quelques minutes plus tard par ses comparses pour terminer cette soirée monstrueuse et magistrale par le magique enchaînement « *Oroborus* » / « *Vacuity* ». Fou. Chacun des membres du groupe prendra la parole pour remercier le public. Merci Gojira pour cette soirée, cette leçon de technique et de proximité avec ton public.

Merci à Arno chez Roadrunner et aux potes du W-Fenec avec mention spéciale sur ce coup-là à Oli.

Set-list Nostromo : Epitomize, Selfish blues, Stillborn prophet, Lost inside, Sunset motel, Collapse, Delight, Corrosion (reprise de Nasum)

Set-list Gojira : Only pain, The heaviest matter of the universe, Silvera, Stranded, Flying whales, The cell, Backbone, Terra inc., Wisdom comes, Drum solo, The shooting star, Toxic garbage island, Pray /// *Oroborus*, *Vacuity*

■ Mic



BLUES PILLS / KADAVAR

C'EST RARE, DU FAIT DE MON JEUNE ÂGE AVANCÉ, QUE JE SORTE EN SEMAINE POUR ALLER PRENDRE DES DÉCIBELS EN CONCERT, D'AUTANT PLUS QUE MES OREILLES ONT ÉTÉ MISES À RUDE ÉPREUVE L'AN DERNIER, ET PAS VRAIMENT À CAUSE DES GUITARES SATURÉES. MAIS PEU IMPORTE, LÀ N'EST PAS LE PROPOS. QUAND BLUES PILLS, ACCOMPAGNÉ DE SURCROIT PAR LES TEUTONS DE KADAVAR, DÉBARQUENT EN VILLE, JE N'AI PAS POUR HABITUDE DE FAIRE LA FINE BOUCHE. ALLEZ HOP, DIRECTION L'AUTRE CANAL, SMAC DE NANCY POUR UNE SOIRÉE ENTRE CLASSIC ROCK ET BLUES ÉPAIS !

Après avoir retrouvé l'ami Mimi sur le parking et alors que les prémisses du grand froid s'imposent sur la cité ducale, nous allons nous réchauffer les oreilles dans une salle bien garnie. Les oreilles mais déjà le gosier. C'est pour cela qu'on ne verra pas Stray Train qui ouvre la soirée, même si Mimi trouve que ça sonne à la Queens Of The Stone Age. Mon homme, à défaut d'être perspicace, a de l'oreille, car son analyse sonore est faite au moment où le sondier balance dans la sono de la salle, mais aussi du bar où nous nous trouvons, un disque du groupe de Josh Homme.

Le changement de plateau est assez vite envoyé, et c'est au trio Kadavar de rentrer en scène sur fond d'une bande son instrumentale. A défaut de mur du son, les Berlinoïses vous nous délivrent un set résolument rock teinté du blues et de riffs épais. Je ne vais pas m'attarder sur la dégaine des trois bonhommes (dont Simon, l'expat' français à la basse et ancien roadie et du groupe qui a quelques connaissances dans la salle). Les mauvaises barbes sont élégamment mises en valeur, et je ne te parle pas des longues tignasses qui volent au vent (ou plutôt aux ventilateurs). Sauf qu'une fois que le groupe a commencé à jouer les morceaux aussi plaisants qu'aboutis, c'est le fond plus que la forme qui est intéressante, même si la disposition des musiciens (horizontalement égaux) sur la scène de l'Autre Canal a de la

gueule. Les lumières servent le groupe à la perfection, et le trio dynamique (et notamment un batteur démonstratif aux futs transparents) électrise une salle qui ne demande qu'à exploser. Le groupe est pleinement à son aise, sans pression et sûr de son fait. Et il y a de quoi, car son doom rock vintage lorgnant du côté de Deep Purple, du Sabbath et Led Zeppelin fait mouche à tout les coups. Et même si on a relativement fait le tour au bout de cinq morceaux, le groupe a le mérite de faire le boulot, et de bien belle manière. Bravo les gars, et «Auf wiedersehen».

Bien que la tournée présente une affiche avec deux co-headliners, j'ai tout le même le sentiment que l'on monte d'un niveau avec Blues Pills. Il faut dire que je garde un excellent souvenir de leur prestation un dimanche matin de Hellfest en 2014 (avant la déferlante Lofofora !) lors de la sortie du premier album. L'eau a coulé sous les ponts, le groupe a pris encore plus de consistance, et le groupe franco/américano/suedois est en tournée pour promouvoir Lady in gold, son deuxième album aux accents plus pop. D'entrée de jeu, Elin Larsson, magnifique frontwoman, est déchaînée, et sa voix chaude et puissante retentit dans une salle d'ores et déjà comblée. Le quintet (avec un personnage au clavier et à la guitare, personnage car je n'ai jamais réussi à déterminer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme) balance un ex-



cellent soul psyché rock aux relents bluesy. Elin attire toutes les attentions alors que le basse/batterie assure parfaitement le mid tempo, mais c'est également du côté du guitariste qu'il convient de se pencher.

Dorian, jeune homme d'une vingtaine d'années originaire de l'Ouest de la France, est tout simplement un génie de la six cordes. Pas besoin de longs solos à mille à l'heure ou de tapping ravageur pour faire le talent d'un guitariste : ce soir, Dorian est en grâce et le guitariste, jouant sur un ampli ultra vintage (je n'ai jamais vu ces amplis de ma vie), exécute (au sens propre comme au sens figuré) chaque note avec précision, délicatesse et passion. Sauf que l'oiseau a adopté un mauvais dresscode moitié flower power / moitié seigneur du XVIIème siècle alors qu'il est né à l'époque du baggy, et que sa timidité sur scène pourrait être interprétée pour de la non-chalance (ou peut être même de l'arrogance). Mais le voir attaquer ses cordes à la manière d'un violoniste est tout simplement bluffant. Le jeu est parfois scolaire, tous les gimmicks de la guitare blues rock ont été plus que digérés, si bien est que la prestation du six cordiste est époustouflante. Alors bien évi-

demment, on ne lui demande pas de se rouler par terre, mais un peu de communication avec le public serait bienvenue.

La prestation de Blues Pills est quasi irréprochable, les ambiances blues et les moments pop se succèdent sans temps mort, et même le rappel qui commence par un morceau voyant Elin seule sur scène au clavier est de bon goût. Le concert est un réel succès et le public quittant la salle a encore les yeux qui brillent. Moi, j'ai plutôt les yeux qui piquent car il est tard (enfin, relativement tard) et mon jeune âge avancé a bien du mal à supporter les sorties en semaine. Bien sûr, je plaisante, mais rater cette soirée aurait été une monumentale erreur !

Merci à Pierre Bourlart (L'Autre Canal), Jimmy Kinase (3C) et aux Dalstein boys.

■ Gui de Champi

DANS L'OMBRE : HICHAM

EN QUELQUES ANNÉES, LE STRYCHNEEN STUDIO S'EST IMPOSÉ COMME L'UN DES MEILLEURS ATELIERS POUR LE GRAPHISME, PARTICULIÈREMENT POUR LES GROUPES MÉTAL EN MAL DE PAYSAGES DÉCHARNÉS ET DE PERSONNAGES TORTURÉS, LE RESPONSABLE DE CES IMAGES SOMBRES ET SOIGNÉ S'APPELLE HICHAM, ON LE SORT UN PEU DE L'OMBRE AUJOURD'HUI...

Quelle est ta formation?

J'ai suivi une formation de d'infographiste print, au cours des années je me suis diversifié dans la vidéo et le web.

Quel est ton métier?

Graphiste.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique?

Je réalise essentiellement les visuels pour pochettes d'albums. Mais il m'arrive également de m'occuper de la quasi totalité de la communication visuelle liée à leur sortie.

Ça rapporte?

Les métiers du graphisme sont généralement bien payés oui... Pour les freelances, Tout dépend du rendement bien sûr.

Comment es-tu entré dans le monde du rock?

Concernant la musique elle-même, c'était il y'a bien longtemps, grâce à un film j'ai découvert les solos épiques de Van Halen et me suis empressé d'acheter le premier album sur lequel je suis tombé, en l'occurrence 1984. Et puis ça a été l'effet boule de neige, j'ai écouté tous les gros groupes de thrash puis j'ai vite été conquis par le Death et le Black metal et les expérimentations autour des ces styles.

Du point de vue professionnel, j'ai commencé par réaliser des visuels pour des amis qui jouaient dans des groupes. je crois que ça a vraiment bougé après avoir travaillé avec 7th Nemesis, un groupe de Paris. J'ai vite commencé a recevoir des demandes de plusieurs autres musiciens intéressés par mes services et depuis enchaîné les projets graphiques notamment les pochettes de disques avec des groupes pour la plupart français mais également d'autres pays.

Une anecdote sympa à nous raconter?

Anecdote non pas spécialement, mais vivre l'envers

du décor est certainement enrichissant et cela transforme assez fortement la perception que l'on a du milieu et de la création musicale.

Ton coup de coeur musical du moment?

Le dernier Meshuggah tourne depuis sa sortie, je reparcours également la disco d'Ezekiel.

Es-tu accro au web?

Accro, oui sans doute, car c'est un outil indispensable pour la communication au jour d'aujourd'hui et une source inépuisable d'informations. Les réseaux sociaux par contre, je m'en suis très vite lassé.

A part le rock, tu as d'autres passions?

Le cinéma dans ses beaux jours, les arts visuels en général, les sciences sociales et comportementales.

Tu t'imagines dans 15 ans?

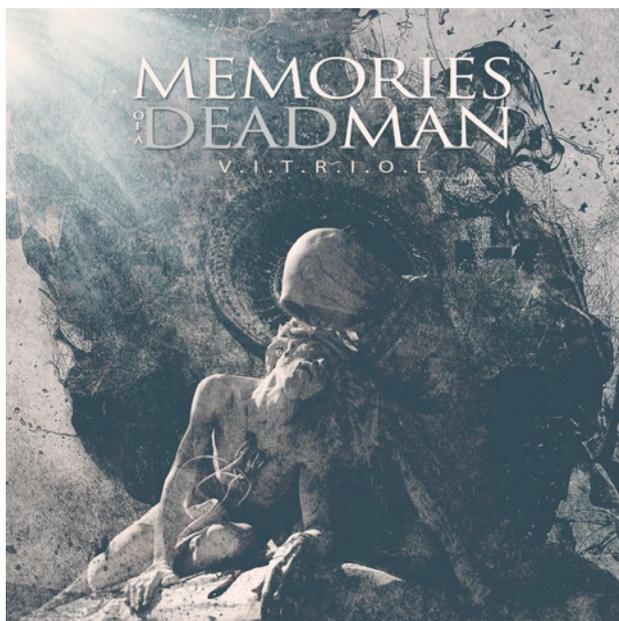
Absolument pas, j'espère seulement que je continuerais à explorer mes passions à travers mon métier, ce qui est déjà énorme.

Merci Hicham et merci Guillaume pour la mise en relation.

Illustrations : strychnestudio

■ Team W-Fenec

Strzybnice Studio



CONCOURS

BETIZ FEST



Le **Betiz Fest** va fêter ses 15 ans cette année, et avec ou sans bougie, il va faire chaud au Palais des Grottes de Cambrai les 7 et 8 avril. Pour ne pas manquer ça, on t'offre deux places pour la soirée du vendredi (Sick Of It All, Tagada Jones, No One Is Innocent, Les Rats, The Ramines, Existence Saine) et deux autres pour la soirée du samedi (Arch Enemy, The Haunted, Loudblast, Betraying the Martyrs, Smash Hit Combo, Headblaster, Dem Spiro). Voilà, tu n'as plus aucune excuse pour rater l'événement, en plus c'est pendant les vacances... Bon anniv' et faites des bétiz !

Le tirage au sort parmi les bonnes réponses aura lieu fin mars, le concours se termine le dimanche 26 à 23h59.

Toutes les infos : betizfest.info
Bonne chance !

Lien du concours :
<http://www.w-fenec.org/concours/index,268.html>

ZENZILE



Tu dois déjà le savoir si tu suis assidument nos dépêches : Zenzile sort son dixième album ! En effet, Elements sera dans les bacs de France et de Navarre le 24 février notamment grâce au recommandable label Yotanka Productions (Von Pariahs, Dan San...). Deux exemplaires de cette bande-son du nouveau spectacle audiovisuel des Angevins est à gagner ce mois-ci sur nos pages. Il suffit juste de répondre correctement à une petite question, d'être tiré au sort (en avril), et le disque est chez toi !

Bonne chance.

Lien du concours :
<http://www.w-fenec.org/concours/index,267.html>

W(ho's next) FENECE



**COOL ! JE ME LE METS SOUS LE COUDE
POUR LA PAUSE DEJ' AVEC LES POTES**

NICK OLIVERI

JEAN DU VOYAGE

MARGARET CATCHER

DAY WAVE

THE RANDOM MONSTER

ODDISEE

HEADCHARGER

FLAYED

BAK TRAK

GLENN HUGHES

PSYKUP

CHROMB!

SPORT

...



0217